



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

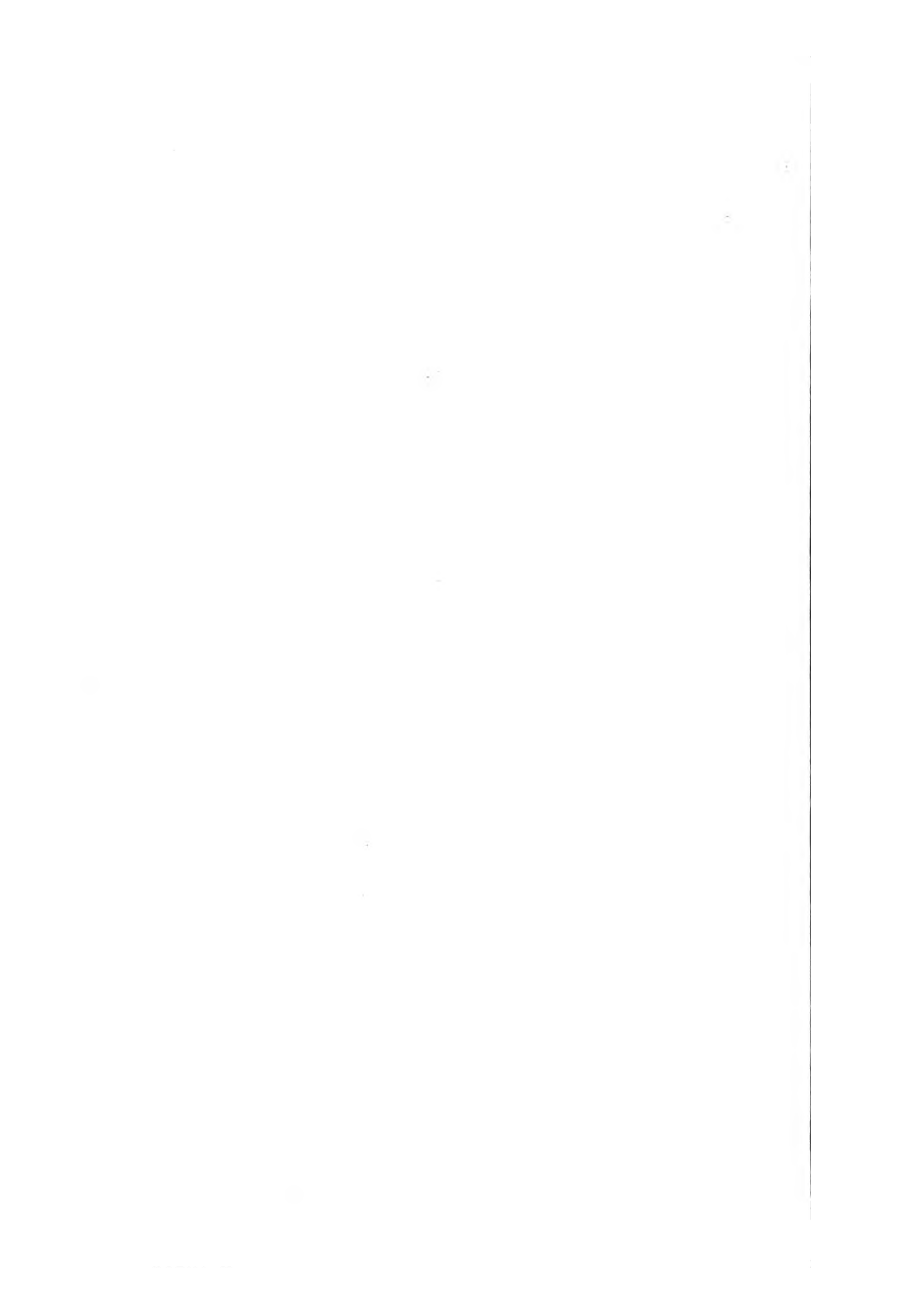


~~NS 25 28~~



Vet. Ital. III. B. 217

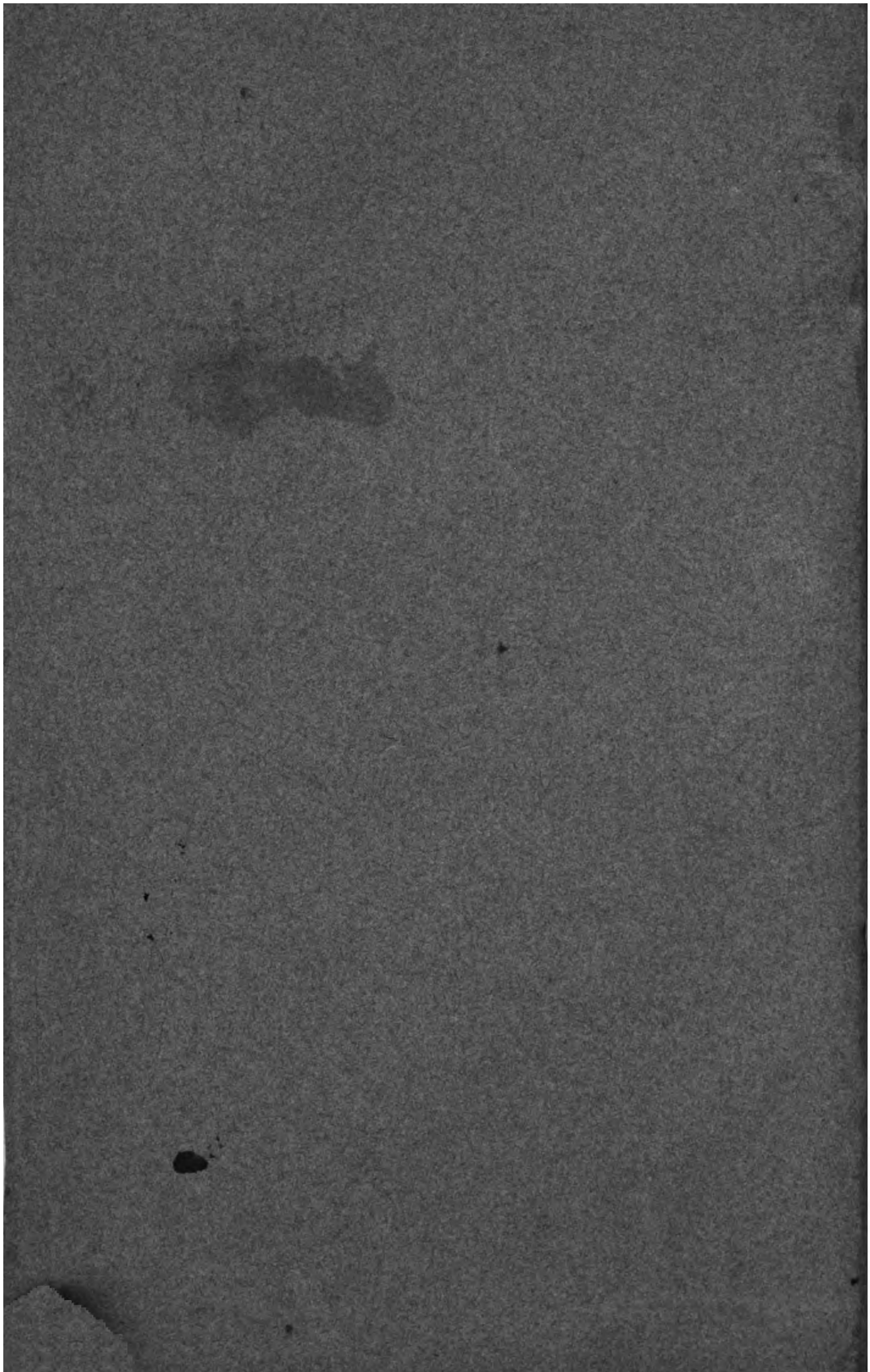
~~Al 25 2 1~~



Paquet Forzner

June 1904

75



35

V I E

D U

D A N T E,

AVEC UNE NOTICE DÉTAILLÉE
DE SES OUVRAGES.

*Par M. DE CHABANON, de l'Académie
Royale des Inscriptions & Belles-
Lettres, & de celle de Lyon.*



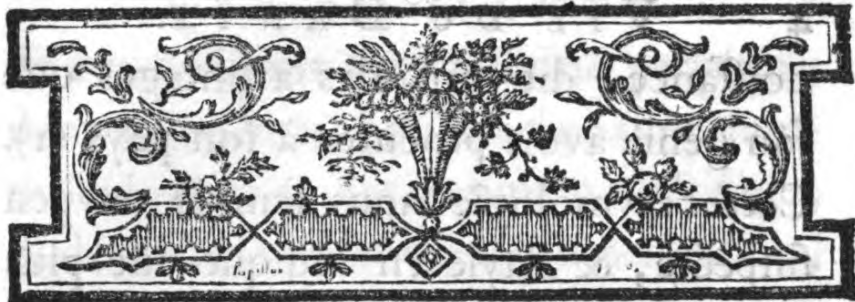
A AMSTERDAM;
Et se trouve A PARIS,
Chez LACOMBE, Libraire, rue Christine,
près la rue Dauphine.

M. D C C. L X X I I I.

AVERTISSEMENT.

CE qui compose cette Brochure devoit faire partie d'un Ouvrage plus étendu, consistant en des recherches sur l'état des Lettres en Italie, dans le treizième, & dans le quatorzième siècle. Ces recherches devoient être accompagnées de la vie des principaux Ecrivains de ce tems-là. Des considérations particulières nous ont forcés d'abrégé ce travail, & de publier cet essai.





V I E

D U

D A N T E.

LE DANTE naquit à Florence l'an 1265, d'une Famille noble & distinguée. Cacciaguida, son trisaïeul, épousa une Aldighieri de la Ville de Ferrare ; le nom d'Alighieri (1) fut donné aux enfans & aux petits-enfans. Le Dante le reçut en naissant, & ce ne fut que long-tems après qu'on l'appela Dante, en recon-

(1) On avoit retranché le *d*.

4 V I E D U D A N T E.

noissance, dit-on, des avantages que son génie avoit procurés à son pays (1). Cette étymologie nous semble un peu suspecte, & Bayle en indique une plus naturelle. Le jeune Alighieri, dans son enfance, avoit été surnommé *Durante*; par abréviation l'on prononça *Dante*; c'est ce nom que notre Poète a conservé, que ses Ouvrages ont illustré, & qui s'est maintenu dans sa postérité comme un titre de gloire.

L'Italie, au treizième siècle, étoit livrée à un esprit de faction qui produisoit, non-seulement des guerres entre les États voisins, mais des inimitiés irréconciliables entre les Citoyens des mêmes États. Chaque Ville, partagée en Guelfes & en Gibelins, formoit deux Villes ennemies l'une de l'autre. Chaque faction se subdivisoit encore pour des intérêts particuliers. L'effet le plus affreux

(1) Dante, qui donne.

V I E D U D A N T E. 5

de ces divisions fut l'inimitié perpétuée dans les mêmes familles, la haine transférée de père en fils comme un héritage, & devenue la première leçon des enfans, dès qu'ils pouvoient se connoître.

Voilà dans quel tems naquit le Dante, restaurateur des Lettres, & créateur de la Poësie Italienne.

Par quel sort étrange le règne des Muses, amies de la paix, se trouve-t-il toujours lié à des tems de discorde & d'horreurs? Le siècle de Périclès fut celui de la guerre du Péloponnèse; les Lettres s'accrurent à Rome parmi les guerres civiles, au milieu des proscriptions d'Auguste; & du sein des troubles de la fronde, nous avons vu éclore le règne des beaux Arts.

Le Dante, témoin des malheurs de sa patrie, put dire comme Énée: *quorum pars magna fui*. Il joua un grand rôle dans l'État, & sentit tout le poids des calamités publiques.

6 V I E D U D A N T E.

Il avoit perdu son père de bonne heure ; mais son éducation avoit été confiée aux soins d'un homme assez habile pour développer ses talens. Cet homme s'appeloit Brunetto Latini. Le nom de l'Élève suffiroit pour illustrer celui du Maître : mais Brunetto, par lui-même, eut quelque part à la renaissance des Lettres, comme nous le ferons voir ailleurs.

Un des Écrivains de la vie du Dante a retranché de son récit toute la jeunesse de notre Poète, sous prétexte que l'amour en fut la principale occupation. Nous n'imiterons point cette réticence trop sévère : eh ! pourquoi dédaigner les premiers mouvemens d'une âme doucement attirée vers l'objet qui lui plaît ? Les passions de l'homme mûr le concentrent tout entier en lui ; l'amour le fait vivre dans un autre : n'aurions-nous le droit d'intéresser qu'en apprenant à ne plus aimer que nous-mêmes ?

Le Dante a mieux jugé de ses amours & de sa jeunesse. C'est le seul tems de sa vie dont il ait voulu transmettre le souvenir. Nous avons de lui le récit complet de la passion qui occupa ses premières années ; & ce récit, il l'a nommé *sa Vie nouvelle*, *Vita nuova*, comme si la naissance de son amour eût été pour lui le commencement d'une nouvelle existence. Le petit Ouvrage que nous citons est écrit d'un style naïf & mélancolique. On y reconnoît une âme profondément sensible, une imagination forte & susceptible des impressions les plus vives. Nous citerons cet Ouvrage le plus que nous pourrons, & dans toute la fidélité du texte : ainsi, rapportant du Dante ses sentimens, ses actions & ses paroles, nous n'aurons rien omis de ce qui peut le faire connoître.

Le Dante fut de moyenne stature : son visage étoit long, son nez aquilin, ses yeux fortans, ses lèvres épaisses, & celle d'en

8 V I E D U D A N T E.

Vit. di
Dant.

haut plus avancée. Il avoit le teint rembruni, la barbe & les cheveux, noirs, épais & crépus. Bocace rapporte à ce sujet une anecdote assez plaisante.

Des femmes voyoient un jour le Dante passer dans les rues de Vérone. Son Poëme de l'Enfer avoit déjà fait du bruit. L'une de ces femmes dit à l'autre : « Tenez, voilà cet homme qui est revenu » de l'Enfer pour nous en donner des » nouvelles. — Son teint & sa barbe, » reprit l'autre, sont encore noirs de la » fumée de ce lieu ». Le Dante entendit ce propos; il regarda ces femmes, & s'appercevant qu'elles parloient de bonne foi, *dà pura credenza*, il sourit & les salua.

La physionomie de notre Poëte avoit, comme ses Ouvrages, je ne fais quoi de doux & de mélancolique qui intéressoit. Avec cet avantage, avec ceux du génie, & plus encore avec la passion qui l'animoit, le Dante avoit droit de prétendre

au fort des Amans heureux. Il fut loin de l'obtenir. Il ne connut guères que cette félicité passagère & d'illusion, que les grandes passions se procurent elles-mêmes : car, en amour, le plus facile à contenter est celui qui aime le plus ; il est trop enivré de ce qu'il sent pour disputer sur le retour dont on le paye. Les Amans passionnés ressemblent aux grands parleurs ; pleins de ce qu'ils ont à dire, il suffit qu'on ait l'air de les écouter avec intérêt, & sans les distraire.

Dante n'avoit que neuf ans lorsqu'il vit la fille de Folco Portinari, Citoyen de Florence ; il la vit, & ne l'oublia plus.

Neuf ans semblent un âge prématuré pour l'amour ; mais l'ardeur du climat accélère le développement des passions. D'ailleurs, les besoins d'une âme tendre s'annoncent de si bonne heure ! & la simplicité du premier âge y mêle une

teinte de candeur & d'innocence, qui ajoute encore à l'intérêt qu'ils inspirent.

Écoutons un moment le Dante parler de sa passion. La première fois qu'il rencontra Béatrix, sa maîtresse, peu de tems après leur première entrevue, elle jeta sur lui les yeux. « Ce regard, dit-il, » me parut le dernier terme de la félicité. J'étois tellement pénétré de sentimens doux, que mon plus cruel ennemi, dans ce moment, n'auroit pu me déplaire. Rien de pénible, rien de douloureux ne pouvoit entrer dans mon âme ». Ailleurs il dit que les regards de Béatrix répandent la douceur par-tout où il sent l'amertume.

Portan dolce ovunque io sento amaro.

S'il faut l'en croire, il négligeoit le soin de sa santé, il s'affoiblissoit, il dépériffoit; les Amis, frappés de ce changement, lui en demandoient la cause;

l'Amour, répondoit-il : « Eh! comment
 » le dissimuler? Mon visage en portoit
 » tous les signes. Ils me questionnoient
 » sur le nom de celle qui m'étoit chère:
 » je les regardois, je soupirois, & ne ré-
 » pondois rien ». Il y a dans ce récit
 du Dante une simplicité qui invite à le
 croire.

Dante étoit jaloux du mystère que re-
 cherchent les grandes passions ; & , pour
 cacher la sienne , il entretint l'erreur
 d'une femme qui s'en croyoit l'objet.
 Voici le fait.

Un jour, à l'Eglise, il tenoit les yeux
 fixement attachés sur Béatrix; une fem-
 me, assise auprès d'elle, s'attribua tout
 l'honneur de ces regards. L'éloignement
 & la vanité aidoient à la méprise. Le
 Dante s'en applaudit comme d'un moyen
 propre à favoriser le secret de son amour.
 Il poussa l'artifice, disons-le, la perfidie,
 jusqu'à faire des vers tendres pour celle
 qui s'applaudissoit gratuitement de sa

conquête. Ce seroit ici le cas de convoquer une de ces Cours d'Amour qu'on tenoit dans les tems de la Chevalerie. La conduite du Dante, examinée à ce Tribunal, seroit jugée par les *Dames*; le fait est de leur compétence. Il s'agit d'une femme trompée pour assurer le secret d'une autre. Il semble qu'en pareille circonstance l'indulgence des Juges doit incliner vers le coupable; sa faute naît de sa discrétion, & les femmes ont quelque intérêt à ne pas punir trop sévèrement des fautes semblables.

En parlant de la passion du Dante, nous voudrions pouvoir en louer l'objet, & le rendre intéressant, du moins par sa reconnoissance. Mais, Fontenelle l'a dit,

C'est le sort d'un amour extrême
De faire toujours des ingrats.

Un jour, entre-autres, Béatrix s'aperçut du trouble où son Amant étoit devant elle. Elle le vit & s'en moqua. . . . Ces

mots coûtent à écrire. Il est triste de voir uni à la jeunesse, aux grâces, à la beauté, un sentiment de dureté qui en détruit l'impression. Malheureusement ces exemples ne sont pas rares ; les peines que les femmes plaignent le moins sont celles que l'on souffre pour elles.

Dante, blessé des plaisanteries de sa Maîtresse, se retira chez lui pour se livrer à sa douleur. *Là, dit-il, au bout de quelque tems je m'endormis sur mes larmes, comme un enfant qu'on vient de châtier.*

Me pardonneroit-on si je racontois un songe du Dante? Une raison pourroit m'y autoriser ; c'est que son Poème est plein de songes & de visions. Rapporter celui-ci, c'est en quelque sorte confronter le Dante avec son Ouvrage, & rapprocher l'homme du Poète.

Il étoit tourmenté d'une maladie douloureuse, & s'en occupoit moins que de Béatrix. *S'il falloit qu'elle souffrît ce que je souffre!.. Si j'étois réduit à la perdre!..*

Il s'endormit au milieu de ces idées, & ses rêves furent tels que ceux d'un homme en phrénésie. « Je voyois, dit il, » des femmes échevelées marcher autour » de mon lit : l'une me disoit, *tu mourras*; l'autre, *tu es mort*. Au même » instant le soleil s'obscurcit, la terre » trembla; un Ami s'approcha de moi » & me dit : *Béatrix n'est plus*. A ces » mots je pleurai; mon malheur n'étoit » qu'un songe, mes larmes étoient » réelles. Je jetai un cri; on vint à moi, » je m'éveillai & racontai mon rêve, » mais je tus le nom de Béatrix ». En lisant ce récit du Dante on croit lire un morceau de son Poëme.

Si j'avois à comparer quelque Poëte à celui dont j'écris la vie, c'est *Young* que je choisirois pour ce parallèle, qui ne manqueroit pas de justesse. Il pourroit conduire à cette observation, que presque tous les mélancoliques sont tendres. La mélancolie semble résulter d'un grand

besoin d'aimer qu'on ne peut satisfaire. C'est l'effet d'un sentiment qui séjourne trop dans le cœur ; il y pèse , il s'altère , il s'aigrit ; mais cette aigreur ne fait pas entièrement oublier sa douceur primitive & naturelle.

Le Dante eut bientôt à pleurer celle qu'il aimoit : elle ne vécut que vingt-quatre ans. Le chagrin de la perdre le mit presque au tombeau. Il négligeoit le soin de sa personne ; & bientôt l'altération de ses traits le rendit méconnoissable même pour ses Amis. *Ses yeux , dit-il , sembloient deux choses faites pour pleurer. Miei occhi pareano due cose che desiderassino pur di piangere.* C'est avec la même simplicité encore qu'il ajoute : « Quand je pense à la mort , il m'en vient un desir si doux , qu'il se peint malgré moi sur mon visage ».

Pour consoler le Dante de son affliction , on lui persuada de se marier. Le remède fut pire que le mal. Il ne trouva

dans ce lien que des contrariétés qui le réduisirent enfin à se séparer de sa femme. Il eut en mariage le même sort que Socrate, & ne fut pas doué de la même patience. L'âme d'un Poète est moins exercée à cette vertu que celle d'un Philosophe.

La femme du Dante s'appeloit Gemma; elle étoit de la Famille des Donati, depuis long-tems illustre à Florence.

Revenons sur nos pas, & considérons la vie du Dante sous un point de vue différent. En le suivant dans ses travaux, dans sa vie active & publique, nous parcourrons un nouvel ordre d'infortunes. L'homme, en changeant de passions, ne fait souvent que changer de malheurs. Ceux de l'amour, du moins, portent avec eux une consolation secrète, qui tient sans doute à la satisfaction que l'on a de se trouver sensible: mais, quand les plaies de l'ame viennent de l'ambition, quel appareil y mettre? L'orgueil mécontent

ne

ne goûte pas même la douceur d'être plaint ; il hait le confident de ses peines, parce qu'il voit en lui le témoin de son humiliation.

Le Dante, dès ses premières études, embrassa tout à la fois, la Poësie, l'Histoire & la Théologie. Ce dernier genre de connoissances semble peu fait pour s'allier avec les talens du Poëte : mais la science des choses saintes étoit alors d'un usage général parmi les personnes un peu instruites. Les Ecclésiastiques s'y livroient par devoir, les autres, pour communiquer avec eux. Ainsi se forme, par les circonstances, l'esprit général d'un siècle. Le siècle du Dante se peint dans ses écrits ; on y voit un mélange absurde de vérités Théologiques, & de fables puisées dans la Mythologie ; mélange qui insulte tout à la fois au goût, au bon sens & à la Religion. Au projet bizarre d'employer cent chants à décrire l'Enfer, le Purgatoire & le Paradis, on ne pouvoit peut-

être ajouter qu'une seule bizarrerie ; c'étoit d'appeler cet Ouvrage une Comédie, & c'est ce que le Dante a fait ; toutes les idées alors étoient confondues.

S'agit-il de justifier le Dante sur le choix de son sujet ? On en trouve les moyens dans l'Histoire même de son siècle.

Murat. An-
al. d'Ital.

L'an 1304 l'Evêque d'Ostie fut envoyé par le Pape à Florence. On voulut faire honneur au Légat, & l'amuser par une fête. On n'en imagina point de plus convenable, ni de plus intéressante, qu'une représentation de l'Enfer donnée solennellement sur le fleuve de l'Arno. J'ignore ce que pouvoit être cette représentation ; mais elle devint funeste à un grand nombre de spectateurs. Le pont de l'Arno étoit si chargé qu'il s'écroula, & beaucoup de Citoyens périrent.

La naissance du Dante, son esprit & ses connoissances lui donnoient des droits

aux premières places de la République; il y parvint. En 1300 il fut nommé *Prieur*, c'est-à-dire un des premiers Magistrats de Florence. Cet honneur fut la source de ses disgrâces, comme il le dit lui-même dans une lettre que nous a conservée un des Historiens de sa vie.

Leon. d'As
rezzo.

« La place que j'avois brigüée a causé
» toutes mes infortunes : non que j'en
» fusse indigne; mon zèle & mon âge
» me permettoient d'y prétendre. Dix
» ans s'étoient écoulés depuis la fameuse
» bataille de Campaldino, où le parti
» Gibelin fut presque entièrement dé-
» truit. J'étois déjà hors de l'enfance
» lorsque j'y combattis. Les divers évé-
» nemens de cette bataille me rempli-
» rent de crainte, & son succès me rem-
» plit de la joie la plus vive ».

Cette lettre ne permet pas de douter que le Dante n'eût été d'abord du parti des Guelfes. Peut-être la conduite de Boniface VIII servit à l'en détacher, &

pour lors il se jeta dans celui des Gibelins. La neutralité eût été un parti trop sage pour un Républicain & pour un Poète. Une Loi de Solon interdisoit aux Athéniens cette neutralité : cette Loi, sans doute, étoit sage en elle-même ; car, dans un État bien policé, personne ne doit se montrer indifférent aux événemens publics : mais quand le fonds de la querelle des deux parts étoit absurde & ridicule, le Citoyen n'avoit-il pas à gémir d'une Loi qui le forçoit de prendre parti pour l'un ou pour l'autre, c'est-à-dire, contre sa raison ?

Le Dante servit la cause des Gibelins avec autant d'ardeur, qu'il en avoit mis sans doute à les poursuivre ; car dans les dissensions civiles, le fonds de la cause n'est rien ; on se bat pour se battre, à peu-près comme ces animaux qu'on lance dans une arène, & dont la fureur devient redoutable à ceux mêmes qui se sont fait un jeu de l'animer.

Il paroît que vers l'an 1284 la Ville de Florence avoit suspendu ses troubles; le parti des Guelfes, tel qu'un Athlète victorieux, se reposoit un moment, & haletoit sur le corps de son rival à demi étouffé, mais respirant encore la vengeance. Ce calme de l'oppression ne dura pas long-tems. L'esprit de faction faisoit de nouveaux prétextes pour éclater : il survint un nouveau différend appelé la querelle des Noirs & des Blancs. Éclaircissions-en l'origine.

Il y avoit dans Pistoie une famille riche & considérable qu'on appeloit Cancellieri. Deux branches de cette famille avoient pour chefs Guillaume & Meüs. Ces deux branches étoient ennemies l'une de l'autre: on croyoit avoir observé qu'elles différoient de goûts & de caractères : le hasard mettoit entre-elles une différence encore plus sensible, celle de la couleur des cheveux ; & cet indice parut donné par la Nature pour

Hist. di
Ferret. di
Vicen. Rer.
Ital. Scrip.
Tom. IX.
Scip. Amm.
hist. di Fir.
Tom. I.

désigner à la haine ses victimes (1).

On ne fauroit croire combien, dans les troubles civils, les plus légères circonstances fomentent l'inimitié. J'ai vu une Ville dont les Citoyens se faisoient la guerre : la Ville, bâtie en amphithéâtre, se divisoit en deux quartiers ennemis l'un de l'autre, & s'appeloit *Ville-haute* & *Ville-basse*. « Que » ne nous a-t'on bâtis de plain pied, » disoit un Politique de ce Pays! Il feroit » bien plus aisé de ramener la paix par- » mi nous ».

Dorius, fils de Guillaume, jouoit un jour aux dez avec Vannis, fils de Meüs, Le premier, mécontent de la fortune, s'échappe en injures contre son Adversaire; les injures sont rendues : Dorius se jette sur son sabre, Vannis oppose la main au coup qui menace sa tête, &

(1) On les nommoit Cancellieri Bianchi & Neri

ce coup lui enlève quatre doigts. Dorius s'enfuit chez son père, Vannis blessé retourne chez le sien.

Guillaume condamna la violence exercée par son fils; &, après quelques lenteurs, ménagées pour laisser au ressentiment le tems de se refroidir, il livra son fils à Meüs, remettant le coupable au pouvoir de l'offensé.

Meüs abusa de ce pouvoir: il conduisit Dorius dans une étable; &, lui passant le bras dans les barreaux du ratelier, il lui coupa le poing qu'il fit jeter dans le grand chemin. Dorius, en retournant chez lui, trouva la main qu'on venoit de lui couper; il la ramassa & vint la jeter aux piés de son père, en prononçant ce seul mot, *vengeance*. Ce mot fut le signal de la guerre, l'injustice trouva des partisans, & l'on se battit pour le crime d'un lâche.

Les Magistrats de Pistoïe, pour remédier au désordre, exilèrent les chefs des

deux factions. Florence ouvrit ses portes à quelques-uns de ces exilés ; c'étoit admettre du poison dans un corps ravagé long-tems par la contagion, & qui n'avoit pas purgé tout son levain. On vit bientôt les effets d'une telle imprudence, & la Ville de Florence fut aussi acharnée pour la querelle des Noirs & des Blancs, que si cette querelle fût née dans son sein, & que ses Citoyens eussent eu à venger des amis, des frères ou des enfans.

Le Dante étoit en place lorsque les nouveaux troubles éclatèrent. Il y montra la sage modération d'un Magistrat, non l'emportement d'un séditieux ; on soupçonna plus qu'on ne reconnut son secret attachement pour la faction des Blancs. C'étoit le parti coupable qu'il affectionnoit, car les Blancs originairement étoient pour Meüs : mais Boniface favorisoit les Noirs, & le Dante étoit Gibelin ; son âme n'avoit pas le choix du parti le plus juste.

Les Noirs, rassemblés dans l'Eglise de la Trinité, arrêterent entre-eux de conjurer le souverain Pontife, qu'il voulût bien les mettre sous la protection de Charles de Valois, frère de Philippe le Bel. Les Blancs, alarmés de cette ligue, coururent chez les Magistrats en demander punition. On fit en cette occasion à Florence ce qu'on avoit fait précédemment à Pistoie; on exila les chefs des deux partis, & le mal fut apaisé, du moins pour quelque tems.

Cependant il fut question de députer vers Boniface pour le détourner d'intéresser Charles de Valois à la querelle. On jeta les yeux sur le Dante pour cette députation, & ce fut alors qu'il lui échappa un mot qui décèle une excessive présomption. « Si je vais à Rome, dit-il, qui me remplacera ici? Si je demeure, qui enverrez-vous à Rome? » Le Dante n'avoit pas besoin de montrer tant d'orgueil pour s'attirer des ennemis;

la supériorité de ses talens suffisoit pour lui en faire.

Il partit pour Rome; mais vraisemblablement il étoit trop suspect au Pape pour influer beaucoup sur ses résolutions. D'ailleurs, l'injustice dont on ufoit envers les Noirs, en laissant leurs chefs dans le bannissement, tandis que les Blancs étoient rappelés, invitoit les premiers à se fortifier d'un secours étranger. Il fut donc résolu que Charles de Valois seroit l'appui de leur cause, l'arbitre des différends qui partageoient Florence, & le pacificateur de l'État. Charles apporta la vengeance & non la paix. Les Noirs, forts de son secours, se permirent tout en retour des maux qu'ils avoient soufferts. Les Blancs essuyèrent à leur tour la persécution; ils furent chassés de la Ville, & leurs maisons furent livrées au pillage.

Le Dante fut un des plus maltraités: il perdit tout ce qu'il possédoit; & le

Podestat de Florence, usant des droits de sa place, le cita en jugement pour son administration passée. Le Dante absent fut jugé par contumace & condamné. Il s'enfuit à Sienne, & passa ensuite dans Arezzo, où il attendit, avec les Compagnons de son infortune, le moment de s'élever contre la persécution.

En 1304 ils firent une tentative inutile sur une des portes de Florence : ils furent repoussés, & Dante alors se retira dans Vérone, où l'amitié d'Albain de Lescale lui offrit un asyle. Cette amitié ne dura pas : on ne fait si ce fut la faute du protecteur ou celle du protégé ; quoi qu'il en soit, une réponse hardie de celui-ci acheva de le perdre dans l'esprit du Prince.

Albain montrait au Dante une espèce de fou qu'il avoit à sa Cour, personnage en qui de basses complaisances & d'insipides bouffoneries faisoient supporter l'absence de tout mérite. « Comment se

» fait-il, disoit Albuin, que cet homme se
 » fasse aimer ici plus que vous? --- C'est,
 » répondit le Dante, qu'il y trouve plus
 » que moi des hommes qui lui ressem-
 » blent (1). »

Les Historiens ont loué notre Poète de sa fermeté dans les disgrâces; il paroît avoir démenti cet éloge en écrivant, de son exil, aux Magistrats de Florence, des lettres pleines de repentir & de soumission; l'une de ces lettres commençoit par ces mots : *Popule meus, quid feci tibi?* Ce style convenoit mal à celui qui venoit d'employer la violence pour rentrer dans sa patrie; & qui, peu de tems après, reprit le ton de l'insulte & de la menace.

Dante, dans son exil, parcourut différentes Villes de l'Italie où il séjourna peu. C'est à Sienne que lui arriva un

(1) C'est le sens de sa réponse, si ce ne sont pas ses propres paroles.

événement qui fait connoître la profonde application dont son esprit étoit susceptible.

Il se trouvoit un jour dans la place publique, lorsqu'on lui remit un livre que depuis long-tems il avoit envie de connoître. Son impatience ne lui permet pas de retourner chez lui. Il s'appuye sur le devant d'une boutique, ouvre le livre & lit. Peu de tems après la place se remplit de monde ; on y célébroit ce jour-là une fête que Bocace appelle *Armeggiata*. VII. de Dante. Grand bruit d'armes, d'instrumens, d'applaudissemens, & ensuite de danfes & de jeux de toute espèce. Rien ne put distraire notre Poëte ; il continua sa lecture jusqu'au soir, & jusqu'à ce que le livre fût achevé. Ensuite, lorsqu'on lui parla de la fête, on s'apperçut qu'il n'en avoit seulement pas eu connoissance.

Après avoir erré dans l'Italie, il passa les Alpes & vint à Paris. Tous les Écrivains ne sont pas d'accord sur ce voyage,

mais Bocace l'atteste, & son autorité est d'un grand poids. Dante lui-même, au dixième chant de son Paradis, nous apprend qu'il suivoit les Écoles rue du Fouarre. Bocace dit qu'il argumentoit en Théologie, occupation convenable à celui qui, par choix, écrivoit de l'Enfer & du Purgatoire.

Tandis que le Dante étoit hors de l'Italie, il se faisoit dans l'état politique de l'Europe des changemens qui pouvoient intéresser sa patrie & lui-même. Clément V étoit monté au trône Pontifical, & sa brigue avoit fait nommer Empereur, Henri de Luxembourg. Le premier soin de Henri, après son élévation, fut de venir soumettre l'Italie, que les Empereurs regardoient toujours comme un patrimoine aliéné. Henri mit le siège devant Bresse. Au bruit de cet événement, le Dante sentit remuer dans son cœur l'espoir de la vengeance. Il repassa les Alpes & se rendit auprès de l'Empereur.

Les bannis de Florence venoient de toutes parts se ranger sous les drapeaux de ce Prince ; ils lui persuadèrent de lever le siège de Bresse pour former celui de Florence, lui faisant envisager que la reddition de cette place entraîneroit celle de l'Italie entière. Henri se laissa prendre à l'illusion de ces promesses, mais l'événement le détrompa ; il échoua devant Florence, & fut obligé de se retirer (1).

Le Dante ne prit point les armes contre sa patrie, mais il poussa la main armée pour la punir.

La mort de l'Empereur suivit de près sa retraite. Il mourut près de Sienne, à Buonconvento, l'an 1313.

Ferret. 4
Vic. Hist.

Le Dante, par cette mort, perdoit sa dernière espérance. Exilé, sans biens,

(1) Nous avons une lettre du Dante écrite à l'Empereur dans ces circonstances. La haine qu'il avoit pour sa patrie y est peinte avec les couleurs les plus fortes.

tout lui manquoit ; mais son talent lui restoit encore , & ce talent lui fit un ami digne de le secourir dans sa disgrâce.

Guido da Polenta , Souverain dans Ravenne , étoit du petit nombre de ces esprits heureux , qui , alors , savoient déjà rougir de l'ignorance , & qui goûtoient le charme des lettres naissantes. Que l'on se peigne la situation d'un Prince isolé par son rang , & qui , né avec le goût de l'instruction , ne trouve dans aucun de ceux qui l'approchent de quoi se délasser des soins de la grandeur , & se consoler en quelque sorte de la solitude du trône. Combien , dans une situation pareille , l'homme de génie devient utile & nécessaire au Prince ! Lorsque celui-ci l'appelle , & subvient à tous ses besoins , on ne fait lequel des deux doit le plus à l'autre.

Guido savoit qu'il est une noble fierté inséparable du talent , & qui s'accroît dans l'infortune. Il savoit que
l'homme

l'homme de mérite, réduit à l'indigence, frémit de rencontrer le regard du mépris ; que dis - je ? Il savoit que le plus doux plaisir du bienfaiteur, n'est pas de verser d'en haut ses bienfaits avec la supériorité de l'homme qui domine, mais de les transmettre de niveau, pour ainsi dire, avec le charme de l'égalité. Guido goûta ce plaisir délicat ; il fut au-devant du Dante proscrit, indigent & malheureux. Il lui offrit sa Cour pour asyle, & lui fit part de ses richesses. Dante reçut avec noblesse un service offert noblement ; il devint l'ami du Souverain plus que son protégé. Fixé dans Ravenne, il y fit un grand nombre de Disciples, dans la Langue dont il étoit, pour ainsi dire, le créateur. Cette école de Poësie, tenue par le Dante, étoit une sorte de domination exercée sur les esprits, & bien propre à le consoler des honneurs qu'il avoit perdus. Ceux dont il jouissoit tenoient à son

talent, à sa personne; & (ce qui devoit en relever le prix) dans l'infortune publique, il étoit le seul qui pût goûter de tels dedommagemens.

Les biens & les maux se suivent de près; leur prompt alternative laisse à peine à l'homme le tems de jouir de son bonheur. Ce passage rapide est remarquable dans la vie du Dante. Son élévation à la Magistrature avoit commencé le cours de ses disgrâces; le tems de son Ambassade auprès du Pape fut celui de sa ruine; une nouvelle Ambassade devint l'époque de sa mort.

Les Vénitiens menaçoient l'État de Ravenne. Guido, alarmé d'une guerre où il prévoyoit son infériorité, tenta, par la voie des négociations, de ramener à la paix le Conseil de Venise. Il confia ses intérêts à l'ami que l'infortune venoit de livrer à ses bienfaits. On a fait au Dante l'honneur de penser que le chagrin de n'avoir pu servir son bienfaiteur

dans une négociation si importante, avoit abrégé ses jours. Quoi qu'il en soit d'une conjecture honorable pour le Dante & pour l'humanité, à son retour de Venise, il tomba malade & mourut âgé An. 1321. de 56 ans. On l'enterra solennellement à Ravenne, dans l'Eglise des Frères Mineurs. Les premiers de la Ville portoient son cercueil; le lit funèbre étoit décoré d'ornemens relatifs à la Poésie. Après la cérémonie du convoi, Guido prononça, dans son Palais, l'éloge du Dante; il se proposoit de lui élever un mausolée, & il invita les meilleurs Poètes à lui fournir une épitaphe digne de celui qu'il vouloit honorer.

Guido n'eut pas le tems d'exécuter ses projets; il avoit soulagé l'infortune, il la sentit lui-même. Privé de ses États, il finit ses jours à Bologne. Boccace, qui avoit vu les différentes épitaphes faites pour le Dante, nous a transmis celle qu'il jugeoit la meilleure. Sur

ce morceau informe, on peut se faire une idée du déperissement de la Poësie, dans ce siècle qui en préparoit la renaissance.

Theologus Dantes, nullius dogmatis expers
 Inclita fama cujus universum penetrat orbem
 Dantes Aligherii, Florenti genitus urbe
 Conditor eloquii, lumen, decusq. Musarum
 Vulnere favæ necis stratus, ad sidera tendens
 Dominicis annis ter-septem mille trecentis
 Septembris idibus, præsentis clauditur aulâ.

On seroit tenté de penser que l'Auteur de cette épitaphe crut l'écrire en vers; mais les fautes de quantité y sont si grossières, qu'on ne peut s'arrêter à cette idée, à moins de croire que la prosodie Latine étoit entièrement perdue.

Observons que le premier titre donné au Dante dans l'épitaphe que nous venons de citer, est celui de Théologien; ce qui prouve que, pour plaire à son siècle, il n'avoit pas mal choisi le sujet de son Poëme.

Voici une autre épitaphe attribuée au Dante même, & qu'il composa, dit-on, les derniers jours de sa vie. La quantité y est plus exacte, & les vers sont rimés. Ce moment opéroit une révolution dans la Langue & dans la Poësie, & l'idiome Italien se formoit de la décomposition du Latin, altéré, corrompu jusques dans ses élémens.

*Jura Monarchiæ, Superos, Phlegetonta, lacusque
Lustrando cecini, voluerunt fata quousque.*

*Sed quia pars cessit melioribus hospita castris
Auctoremque suum petit felicior astris,*

*Hic claudor Dantes, patriisque extorris ab oris
Quem genuit parvi Florentia mater amoris.*

Si cette épitaphe eût été composée par le Dante, Guido ne l'eût pas ignorée, & vraisemblablement il n'eût pas invité les Poètes à en composer d'autres.

Le Dante eut quatre fils, appelés Pierre, Jacques, Alighier, Élisée; le plus distingué d'entre eux fut Pierre. Il vécut à

Vérone, où il suivit l'étude des Loix. Il a existé un Commentaire de lui sur les Ouvrages de son Père; sans ce Commentaire, Philelphe ne pensoit pas que ces Ouvrages pussent être entendus. Il est malheureux pour un Poëte, d'avoir besoin de telles ressources. On a fondé des Chaires en Italie pour expliquer le Dante; en France, sa réputation se soutient par le respect d'une ancienne tradition: on le loue plus qu'on ne le lit.

La vie du Dante est faite pour préparer à la connoissance de ses Ouvrages, c'est dans cette vue que nous l'avons écrite: son Poëme est l'image vivante de son esprit, & nous venons, en quelque sorte, d'en esquisser les premiers traits. Ajoutons y un trait encore qui couronnera son portrait & son éloge. Il créa la Poësie Italienne, & en préserva l'origine de toutes les affectations d'un goût vicieux & corrompu. Ses successeurs l'ont-ils toujours imité? Le Dante, par le natu-

VIE DU DANTE. 39
rel de son esprit, fut digne de naître
dans les beaux siècles de la Littérature;
combien doit-on l'estimer d'avoir le
premier connu ce naturel, & d'en avoir
donné l'exemple!



N O T I C E
D E S O U V R A G E S
D U D A N T E.

J'AI annoncé dans la vie du Dante que je parlerois de Brunetto Latini, son maître : c'est ici l'occasion d'en dire quelques mots.

Mém. de
l'Acad. des
Inscr. Hist.
v. 7. p. 295.
Vie de Brun.
Lat. par Phil.
Vill.

Brunetto naquit à Florence peu après le commencement du treizième siècle. Il étoit Orateur, Poète, Historien, Philosophe & Théologien. Il contribua beaucoup à la renaissance des Lettres.

Enveloppé dans la disgrâce des Guelphes, dont il suivoit le parti, il vint se réfugier en France l'an 1260. C'est à Paris qu'il composa l'ouvrage qu'il intitula *le Trésor*; il y traite de la Philosophie théorique & pratique. Dans cette division l'Auteur embrasse la Cosmogra-

phie, la Géographie, l'Histoire sacrée & profane, l'Histoire-Naturelle, la Morale, la Rhétorique & la Logique. L'Ouvrage est écrit en François : l'Auteur affectionnoit cette Langue, il en aimoit sur-tout la douceur.

On a eu tort de penser que le Dante avoit étudié à Paris sous Brunetto ; ils ne s'y trouvèrent point ensemble ; mais lorsque Brunetto fut de retour à Florence, il dirigea les premières études du Dante encore enfant.

L'Ouvrage de Brunetto que j'ai cité, n'existe qu'en manuscrit : c'est une raison pour qu'il soit peu connu. On a de lui un autre Ouvrage imprimé, extrait en partie du premier, & moins considérable. Le titre de celui-ci est *le petit Trésor, Tesoretto* ; il est écrit en Italien. Nous allons sommairement le faire connoître.

L'Auteur suppose qu'il revient d'Espagne ; il s'égare dans un bois, & se

42 NOTICE DES OUVRAGES

trouve bientôt après, au pié d'une montagne couverte d'animaux, de fleurs, de fruits de toute espèce. Ces plantes, ces animaux sont soumis au commandement d'une femme que le Poète dépeint ainsi :

« Sa tête touche aux Cieux qui sem-
» blent lui servir de voile & d'ornement.
» Le Ciel à sa voix s'obscurcit & devient
» ferein ; ses bras s'étendent aux extré-
» mités du monde. Cette femme est la
» Nature ».

Ce commencement promet beaucoup, & trop sans doute pour ce qui vient après. Cette idée de la Nature personnifiée, est du même ton que les plus belles fictions d'Homère ; mais que devient ce début si noble & si imposant ?

La Nature que le Poète fait parler, décrit en vers très-plats la création du monde. Elle se jette ensuite dans les détails d'une physique aussi contraire à la Poésie qu'à la saine raison. Elle entre-

prend d'expliquer quel est, dans la tête de l'homme, le siège de la pensée, celui de l'entendement & celui de la mémoire.

Après la Physique, la Morale a son tour, & *la Nature* veut aussi en développer les principes. Mais ces principes se bornent aux Commandemens de Dieu & de l'Église, mis en vers techniques, tels que ceux dont on a coutume d'aider la mémoire des enfans.

Par cet extrait de l'Ouvrage de Brunetto, on voit ce que peuvent les premiers efforts d'un homme instruit, dans un tems d'ignorance & de barbarie. Le savoir entasse sous ses mains les matériaux des plus beaux ouvrages; mais ces matériaux restent en désordre dans ses écrits comme dans sa tête, & ce qu'il produit n'est qu'une masse informe :

Congestaque eodem

Non benè junctarum discordia semina rerum.

44 NOTICE DES OUVRAGES

On auroit droit de s'étonner de ce qu'à la renaissance de la Poësie le goût fut si lent à se former : les modèles du vrai goût, les Anciens, étoient sous les yeux de ces premiers Écrivains qui rallumèrent le flambeau des Lettres : comment l'imitation, si naturelle à l'homme, ne formoit-elle pas les écrits des Modernes, sur ceux des Maîtres qu'ils étudioient & qu'ils admiroient ?

Cela ne peut guères s'expliquer ni se concevoir, qu'en considérant à quel point on naît esclave de son siècle. Brunetto, le Dante trouvèrent le leur en partie enveloppé des ténèbres de l'ignorance, en partie éclairé des fausses lueurs du jour qui commençoit à se répandre. Les disputes de l'école, la haine des Papes ou le zèle fanatique de leur cause, enfin je ne fais quel amour idéal, fruit extraordinaire des mœurs de la Chevalerie ; voilà qu'elles étoient les idées dominantes & universellement établies. Il étoit

difficile de s'y conformer sans s'éloigner de celles des Anciens. Mais les esprits ayant une fois pris leur direction, si l'imitation les rappeloit aux premiers modèles, le mouvement qui les en rapprochoit devenoit contraint & gêné; c'étoit en quelque sorte celui d'une eau, dont un cours violent contredit la pente naturelle. Je me représente les Écrivains du treizième siècle, relativement à l'Antiquité, comme un Peintre qui tourneroit le dos à son modèle; toutes les fois qu'il voudroit le consulter, il se trouveroit dans une attitude forcée, & l'ouvrage s'en ressentiroit. Aussi peut-on observer, que l'imitation des Anciens dépare plus qu'elle n'embellit les Ouvrages des Écrivains dont je parle. Les beautés vraiment estimables du Dante & de Pétrarque, n'appartiennent en rien ni aux Grecs, ni aux Latins; leur filiation ne remonte pas si haut: ce sont, si j'ose ainsi parler, des Nobles d'extraction nouvelle, &

46 NOTICE DES OUVRAGES
que leur propre mérite vient d'anoblir.
L'extrait de la Comédie du Dante en
fournira la preuve.



DE LA COMÉDIE

DU DANTE.

LE DANTE avoit commencé son Poëme en Latin & en vers hexamètres. Le premier de ces vers nous a été conservé.

Ultima regna canam fluido contermina mundo.

Il servoit d'exposition à l'Ouvrage & en indiquoit le sujet. L'Auteur, en réfléchissant sur l'ignorance de son siècle, dit Bocace, sentit qu'écrire en Latin & en style relevé, c'étoit donner des croûtes à mordre à des enfans qui suçoient encore la mamelle ». Le Dante changea donc de projet ; il écrivit son Poëme en Langue vulgaire, & dans un style humble, pour parler comme Bocace. Sur quoi nous ferons quelques observations.

Le Dante, qui d'abord commençoit son

Poëme à la manière des Anciens, par une exposition claire & succincte, suivit une autre méthode dès qu'il écrivit dans une Langue différente; comme si l'idiome eût réglé le plan qu'il devoit suivre. Nous verrons bientôt que le commencement de *l'Enfer* est absolument semblable à celui du *Tesoretto*. On eût dit que le Dante marchoit sous des enseignes différentes; Brunetto devenoit son guide. Mais ce qui pouvoit convenir à un Ouvrage aussi court que celui de Brunetto, ne convenoit plus au Poëme du Dante, trop étendu pour qu'on ne dût pas d'abord en expliquer le sujet.

Notre seconde observation porte sur le style *humble* que le Dante se crut obligé de prendre, pour se conformer à la foiblesse de ses Lecteurs. Ce fut, nous dit-on, ce caractère du style qui déterminâ le titre de l'Ouvrage (1): ce titre

(1) Comédie.

est d'autant moins justifié par-là, que l'Auteur n'a pas tenu ce qu'il s'étoit promis. Il a parcouru toutes les nuances du style, depuis l'épique jusqu'au familier. Cette variété même, est un des mérites que ses admirateurs ont fait valoir.

« Il prend, dit Gravina, le style tragique
 » dans les morceaux élevés, le comique
 » & le satirique dans ceux qui le sont
 » moins, le lyrique dans la louange,
 » & l'élégiaque dans la douleur ». On en a dit autant d'Homère ; cet éloge semble avoir passé du Poète ancien au moderne, à peu-près comme au Théâtre, l'habit du principal Acteur passe à son double.

Rag. Poët.
 Disc. 2.

J'ai dit que le Poëme du Dante commence de même que celui de Brunetto. Le Dante voyage, & se perd dans une forêt. *Je ne fais*, dit le Poète, *comment j'y entrai, tant j'étois appesanti par le sommeil.* Il arrive au pié d'une montagne, dont le soleil levant éclairait la

cime : il veut gravir sur la montagne ;
 un léopard s'oppose à son passage : l'animal furieux étoit pressé par la faim, son aspect inspiroit l'effroi, *l'air même en paroïssoit épouvanté ;*

Sì che parca che l'aër ne temesse.

Pensée fausse.

Virgile a dit, dans une circonstance semblable,

Refluitque exterritus amnis.

Et Racine,

La terre s'en émeut, l'air en est infecté ;
 Le flot qui l'apporta recule épouvanté.

L'un & l'autre est vrai, parce que le *rebroussement* du fleuve peut justifier le sentiment qu'on lui prête ; mais la présence d'un monstre ne produit dans l'air aucun effet sensible, auquel on puisse attacher le sentiment de la crainte.

Le monstre avançant toujours sur le Dante, le force à descendre jusques dans des lieux profonds où le *Soleil se taît,*

Mi ripingeva dove'l Sol tace.

Cette expression mérite qu'on s'y arrête, ne fût-ce que pour examiner ce qui la rend défectueuse. Le silence & l'obscurité ont entre-eux une analogie certaine; l'un & l'autre est l'absence de ce qui frappe deux de nos sens; le bruit & la lumière. A l'aide de cette analogie, on pourroit adapter aux ténèbres une expression propre au silence : la plupart des métaphores ne consistent que dans cet usage détourné des mots, que nos sens, si j'ose ainsi parler, s'empruntent & se rendent réciproquement. Dans l'exemple présent, ce qui gêne l'esprit, c'est que la métaphore n'associe pas le silence & les ténèbres, mais le Soleil & le silence. L'analogie n'est pas sentie, & l'expression métaphorique vient de trop

loin chercher le mot auquel elle s'unit. De tels rapprochemens doivent se faire à de moindres distances, & par un passage insensible, afin que l'esprit n'y sente aucun effort, n'y trouve aucune violence.

Au reste, la métaphore que nous blâmons ici est familière au Dante; il Enf. cant. 5. a dit ailleurs: *J'arrivai dans un lieu muet de toute lumière. E venni in luogo d'ogni luce muto.* Reprenons la suite du Poème.

Le Dante, frappé d'effroi, s'enfonce de plus en plus dans les profondeurs d'une vallée obscure. Au milieu d'un vaste désert il apperçoit une ombre; il lui crie d'avoir pitié de son sort. A ses cris l'ombre accourt; cette ombre est Virgile que Béatrix envoie pour rassurer le Dante, & pour le promener dans les régions de l'Enfer. Le discours de Virgile & le nom de Béatrix dissipent peu à peu la frayeur du Dante; il reprend ses esprits

& revient à lui-même, ce que le Poëte exprime ainsi :

Qual' i fioretti dal notturno Gelo
 Chinati, & chiusi, poi che'l sol g'imbianca
 Si drizzan tutti aperti in loro stelo :
 Tal mi fec' io di mia virtute stanca
 Et tanto buon ardir al cor mio corse.

Comme un lis qu'attristoit la froidure ennemie,
 Sur sa tige inclinée, infirme & languissant,
 Aux premières clartés du soleil renaissant
 Leve sa tête appesantie,
 Et s'ouvre aux doux rayons de l'astre bienfaissant,
 Ainsi, mon âme épanouie
 Renaît à l'espérance & revient à la vie.

Le Dante, sous les auspices de Virgile, pénètre dans l'Enfer. La description qu'il en fait, ne ressemble point à celle qu'on lit dans l'Énéide. En lisant l'Enfer du Dante, on ne peut s'empêcher de regretter les nobles fictions de la Mythologie ancienne, aussi conformes au

génie des beaux Arts, que celles du Dante y sont contraires. Dans l'ouvrage de ce dernier, l'Enfer est un abysme profond, qui, depuis son ouverture jusqu'à sa dernière profondeur, conserve une forme ronde & régulière. C'est, à proprement parler, un puits immense, dont les différens cercles forment autant de régions. Au reste, le commencement de cette description, il le faut avouer, a quelque chose de très-imposant.

Le premier objet que le Poëte apperçoit, est une porte d'airain au-dessus de laquelle sont écrits ces vers:

Per me si vâ nella città dolente
 Per me si vâ nel eterno dolore
 Per me si vâ trà la perduta gente.
 Giustizia mosse'l mio alto fattore;
 Fece mi la divina potestate
 La somma sapienza, e'l primo amore:
 Dinanzi a me non fur cose create
 Se non eterne, & io eterno duro.

Lassate ogni speranza voi ch' entrate.

Queste parole di colore oscuro

Vid' io scritte al sommo d'una porta.

C'est ici de l'Enfer le passage effroyable,

C'est ici le chemin vers la race coupable,

C'est ici le séjour du crime & des tourmens.

L'Éternel en jeta les sacrés fondemens.

La sagesse & l'amour gouvernent sa puissance,

Sa justice m'a fait pour servir sa vengeance.

Je fus fait avant tout, & n'aurai point de fin.

Vous, qu'amènent ici les ordres du destin,

Sur le seuil en entrant déposez l'espérance.

Ces mots étoient tracés sur des portes d'airain.

Ce passage, si je ne me trompe, a quelque chose de plus imposant, de plus sombre, de plus terrible que tout ce qu'on lit dans le sixième Livre de Virgile. Ce vers entre-autres

Lassate ogni speranza voi ch' entrate

Sur le seuil en entrant déposez l'espérance

porte un caractère de sévérité qui inspire

le respect & la crainte. Quoique cette porte & cette inscription ne soient que des fictions du Poëte, elles semblent appartenir de plus près à la vérité, que les fictions dont Virgile embellit sa description de l'Enfer.

D'ailleurs, une observation que je crois vraie, c'est qu'un style aussi élégant, aussi harmonieux que celui de Virgile, diminue l'horreur des objets les plus effrayans, & mêle je ne fais quoi de doux aux impressions les plus terribles. C'est ce que Boileau sans doute indiquoit par ces vers :

Il n'est point de serpent ni de monstre odieux
 Qui, par l'art imité, ne puisse plaire aux yeux,
 D'un pinceau délicat l'artifice agréable
 Du plus affreux objet fait un objet aimable.

Il résulte de-là, que les ouvrages où l'art a mis la dernière perfection, sont d'un effet plus égal, plus continu & plus doux : mais dans certains ouvrages moins

parfaits, le génie se montre, par intervalles sous un appareil terrible. Ses accents ont une énergie brute & sauvage, dont l'âme s'étonne, & dont elle frémit intérieurement.

Nous ne suivrons point le Dante pas à pas dans l'Enfer; les rencontres qu'il y fait, & les divers entretiens des ombres qui lui apparoissent, sont, pour la plupart, dénués d'intérêt. Le Lecteur aimera mieux lire un passage imité de Virgile, & comparer le style des deux Poètes.

Le Dante veut représenter les ombres prêtes à passer le fleuve de l'Enfer; il dit :

Come d'Autumno si levan le foglie
 L'un appresso del'altra, infin che'l ramo
 Vede a la terra tutte le sue spoglie;
 Similmente, il mal seme d'Adamo
 Getta si di quel lito ad una ad una
 Per cenni, com' augel per suo richiamo.

Canto 3.

Quand l'Automne jaunit les feuilles desséchées,

Tour-à-tour on les voit, de leur tige arrachées,
 Tomber, couvrir la terre; & l'arbre dans les airs
 Élève un tronc hideux symbole des hivers.
 Ainsi du foible Adam la race criminelle,
 Comme l'autour docile à la voix qui l'appelle,
 Accourt sur ce rivage, & franchit tour-à-tour
 Ces bords que tout mortel doit passer sans retour.

Voici le passage de Virgile :

Huc omnis turba ad ripas effusa ruebat,
 Matres atque viri, defunctaque corpora vitæ
 Magnanimùm heroum, pueri, inuptaque puellæ,
 Impositique rogis juvenes ante ora parentum,
 Quàm multa in silvis Autumnni frigore primo
 Lapsa cadunt folia; aut ad terram gurgite ab alto
 Quàm multæ glomerantur aves, ubi frigidus annus
 Trans pontum fugat, & terris immittit apricis.

Après avoir vu dans la vie du Dante combien il fut dominé par le sentiment de l'amour, on auroit sujet de s'étonner, s'il n'en avoit fait aucune mention dans son Ouvrage : mais il n'a point laissé au Lecteur ce sujet d'étonnement. Le Dante

se promène dans la région de l'Enfer qu'habitent les Amans malheureux. Il y rencontre Françoise, fille de Guido da Polenta, auprès duquel le Dante a fini ses jours, & Paul, l'un des fils de Malatesta, Souverain dans Rimini. Françoise, de son vivant, avoit aimé Paul, & lui avoit été destinée en mariage; mais Lanciotto, frère aîné de Paul, s'étoit vu préférer par la famille. Ce mariage eut des suites funestes : Paul & Françoise ne furent pas commander à leur passion; Lanciotto les épia, les surprit, & les assassina tous deux. Ce sont ces victimes de l'amour, que le Dante apperçoit de loin dans l'Enfer, au milieu d'une région désolée par des vents impétueux. Le Dante appelle ces deux ombres :

Quali colombe dal disio chiamate
 Con l'ali alzate, & ferme al dolce nido
 Volan per l'aër dal voler portate;
 Cotali uscìr della schiera ov'è Dido

A noi venendo per l'aër maligno
Sì forte fù l'affettuoso grido.

Françoise la première adresse la parole
au Dante :

O! animal gratioso & benigno
Che visitando vai per l'aër perfo
Noi, che tignemmo'l mondo di sanguigno!
Se fosse amico il rè de l'univerfo,
Noi pregheremo lui per la tua pace
Po ch'ai pietà del nostro mal perverso.

Di quel ch'udir, & che parlar ti piace
Noi udiremo, & parleremo a vui
Mentre che'l vento, come fa, si tace.

Siede la terra dove nata fui
Su la marina, dove'l Pò discende
Per haver pace co' seguaci fui.

Amor, ch'al cor gentil ratto s'apprende,
Prese costui de la bella persona
Che mi fù tolta, e'l modo ancor m'offende,
Amor, ch'a null' amato amar perdona,
Mi prese del costui piacer sì forte

Che, come vedi, ancor non m'abbandona.

Amor condusse noi ad una morte.

Caina (1) attende che'n vita ci sponse.

Queste parole da lor ci fur porte.

Dà ch'io intesi quell' anime offense

China'l viso, & tanto'l tenni basso

Fin che'l poeta mi disse; che pensi ?

Quando risposi; cominciai; O lasso!

Quanti dolci pensier, quanto disio

Menò costoro al doloroso passo!

Poi mi rivols' a loro, & parlai io

Et cominciai; Francesca, i tuoi martiri

A lacrimar mi fanno tristo & pio.

Ma dimmi, al tempo de' dolci sospiri

A che, & come concedette amore

Che conosceste i dubbiosi desiri?

Et ell' a me; nessun maggior dolore

Che ricordarsi del tempo felice

(1) C'est le nom que donne le Dante à une des régions de l'Enfer.

62 D E L A C O M É D I E

Ne la miseria; & ciò fa'l tu dottore:

Ma s'a conoscer la prima radice

Del nostr'amor tu hai cotanto affetto

Farò come colui che piange, & dice.

Noi leggiavam' un giorno per diletto

Di Lancilotto, come amor lo strinse;

Soli eravamo, & senza alcun sospetto.

Per più fiate gli occhi ci sospinse

Quella lettura, & scolorocc' il viso:

Ma sol un punto fù quel che ci vinse.

Quando legemmo il disfatto riso

Esser baciato dà cotanto amante

Questi che mai da me non fia diviso

La bocca mi basciò tutto tremante:

Galeotto fù il libro, & chi lo scrisse (1)

Quel giorno più non v' legemmo avante.

Mentre che l'uno spirto questo disse

(1) Dans le Roman qu'ils lisoient, Galeotto avoit favorisé la passion des deux Amans : Françoise dit qu'entre elle & son Amant, le Livre joua le même rôle, & favorisa leurs amours.

L'altro piangeva sì che di pietade
I' venni men, così m'io morisse
Et caddi, come corpo morto cade.

Ce morceau est plein de naturel, de douceur & de grâces ; la situation des deux Amans, au moment où ils s'attendrissent, & où le Livre leur tombe des mains, exprimée sur la toile, formeroit un tableau charmant.

Tel qu'un couple amoureux de colombes fidelles
Vole vers ses petits, les couvre de ses aïles ;
Tel ce couple léger, d'un vol précipité,
Fend les noires vapeurs dont l'air est infecté.

Françoise, en gémissant, m'adresse la parole.
» O vous, dont la pitié plaint, recherche, console
» Deux Amans par le fer immolés autrefois !
» Aux bontés de mon Dieu s'il me restoit des droits,
» J'implorerois pour vous les dons de sa clémence,
» Et vos vertus auroient leur juste récompense.
» Mais je vois quel dessein vous a conduit ici.
» Écoutez ; de mon sort vous serez éclairci.

» Je puis parler ; les vents ont cessé leurs ravages.
 » La Ville où je naquis embellit ces rivages
 » Où l'Eridan fougueux précipitant ses eaux,
 » Court aux tranquilles mers demander le repos.
 » L'Amour (qui soumet tout & qu'un instant fait naître)
 » Lui (1) fit en même tems & chérir & connoître
 » Des attraits dont l'éclat a passé comme un jour.
 » L'Amour (ce sentiment que l'on doit à l'Amour)
 » Près de lui m'enivroit de ces pures délices
 » Que mon cœur goûte encore au séjour des supplices :
 » L'Amour, du même coup nous fit périr tous deux.
 » Sous ce gouffre profond , un gouffre plus affreux
 » Attend le meurtrier qui nous ôta la vie ».

Ces mots retentissoient dans mon âme attendrie.
 Je demeurai frappé d'un long étonnement :
 Mais enfin, revenu de mon saisissement,
 « O mortels m'écriai-je , ô races insensées !
 » Des desirs les plus doux, des plus douces pensées,
 » Voilà donc où conduit la dangereuse erreur !
 » François, vos discours ont passé dans mon cœur.

(1) En montrant Paul.

» Mais,

» Mais, répondez; au tems de votre heureuse ivresse
 » Quel indice à vos yeux découvrit sa tendresse?
 » Ce secret dans un cœur aime à se renfermer,
 » Et l'amour le plus vif fait le moins s'exprimer » (1).

Françoise répondit : « Quand on est misérable,
 » D'un bonheur qui n'est plus le souvenir accable;
 » C'est le plus grand des maux que l'on puisse éprouver :
 » Mais mon récit vous touche; il le faut achever.

» Un jour, de Lancelot l'amoureuse aventure
 » Occupoit nos loisirs, charmoit notre lecture (2):
 » En lisant le récit de ses heureux destins
 » Plus d'une fois le Livre échappa de nos mains;
 » Et le trouble confus, peint sur notre visage,
 » Exprimant nos desirs, nous tint lieu de langage.
 » Un moment plus fatal acheva tous nos maux;
 » Le livre se r'ouvrit, & nous lûmes ces mots :
 » *Lancelot d'un baiser que ravit sa tendresse...*

(1) Ce sentiment paroîtra moins étonnant à ceux qui auront lu la vie du Dante, & qui sauront combien l'amour le rendoit circonspect & timide.

(2) Les Amours de Lancelot sont dans le Roman de la Table ronde.

Gli rami schianta, abatte, & porta i fiori,
 Dinanzi polveroso vâ superbo,
 Et fa fuggir le fiere & gli pastori.

Déjà sortoit du sein des ondes refoulées
 Un bruit dont frémissaient les rives ébranlées.
 Ainsi, lorsque l'Été darde ses feux brulans,
 Un ouragan s'élève & fait mugir les vents :
 A travers les forêts il fuit comme un tonnerre ;
 De leurs débris semés il couvre au loin la terre ;
 D'un épais tourbillon il marche environné :
 Tout fuit, tout disparoît, le Berger consterné
 Cherche pour ses troupeaux un abri salutaire ;
 Et la brute se cache en son obscur repaire.

Mon dessein n'est pas de relever uniquement dans le Poème du Dante ce qui me paroît le plus digne de louange : il entre dans mon plan de faire connoître ses défauts, & même les plus grossiers ; car ceci est une notice & non pas un éloge.

Le Dante voit avancer un monstre horrible : Virgile, qui accompagne notre Poète, monte sur la croupe de cet ani-

mal, & il exhorte son Compagnon à se servir de la même monture. « Voilà, lui » dit-il, les échelles à l'aide desquelles » nous descendrons désormais. Place- » toi devant moi, de crainte que la queue » du monstre ne te blesse ». Ce monstre est Gerion ; Virgile lui commande de descendre en décrivant de grands cercles. » Songe, dit-il, à la nouvelle charge que » tu portes ».

Cette fiction pourroit tenir sa place au milieu des folies de l'Arioste ; mais dans le genre grave, ténébreux, adopté par le Dante, & qui convenoit à son génie, ces folies, tristement plaisantes, ne forment qu'une disparate ennuyeuse.

Le Dante tombe encore dans des fautes plus grossières. Il ouvre aux yeux des Lecteurs un séjour d'immondices, où il peint les criminels se roulant dans l'ordure. Un Poète que son sujet condamneroit à tracer de telles images, chercheroit du moins à les déguiser, à les

embellir par le charme du coloris & par la magie de l'expression. Mais ici, l'expression est aussi sale que l'image; l'une & l'autre ne présentent au Lecteur qu'une horreur dégoûtante : on peut en juger.

Quindi giù nel foffo

Vidi gente attuffata in uno sterco

Che dà gli human privati pareva moffo ;

Et mentre che la giù con l'occhio cerco ;

Vidi un , co'l capo sì di merda lordo

Che non pareva s'era laïco , o cherico.

Ceux qui liront ces vers me dispenseront de les traduire.

Ailleurs, le Poëte dépeint des criminels dont la tête a tourné sur leurs épaules, de sorte qu'ils ont le visage du côté du dos; ce qu'il exprime ainsi:

E'l pianto de gli occhi.

Le natiche bagnava per lo fessò.

Des fautes si grossières nous font juger du siècle où le Dante écrivoit. Il est à

présumer que ce Poëte, qui avoit reçu l'éducation la plus distinguée, & qui vécut long-tems à la Cour des Souverains, n'eût pas rimé des sotises dégoûtantes, s'il avoit eu des Lecteurs qu'elles dussent dégoûter. L'homme de génie paie un tribut au tems où il est né; on fait que Molière, par égard pour un Public encore trop peu éclairé, composa quelques-unes de ses farces, & mit dans plusieurs pièces des mots obscènes & des plaisanteries trop licencieuses.

Mais si, au tems du Dante, l'esprit, le goût étoient réduits à cet état d'abjection que les deux derniers morceaux nous font connoître, pour s'élever de ce point à ses idées les plus hautes, quel intervalle le Poëte n'a-t-il pas franchi? En s'élevant, il soulevoit tout son siècle avec lui: ce qui le prouve, c'est qu'aucun de ses successeurs n'est tombé dans les fautes grossières que nous venons de lui reprocher;

les esprits s'étoient éclairés, & la lumière même de ses écrits en faisoit éviter les erreurs.

Après plusieurs morceaux défectueux, reposons-nous sur le plus bel endroit de l'ouvrage : celui du Comte Ugolin.

Le Poète errant dans les abysses de l'Enfer, y découvre deux criminels, dont l'un déchire avec ses dents la tête de l'autre, & se nourrit de sa chair. Il interroge ce furieux sur les motifs de sa rage.

La bocca sollevò dal fiero pasto
 Quel peccator, forbendola a capelli
 Del capo ch'egli havea di retro guasto;
 Poi cominciò, tu vuoi ch' io rinovelli
 Disperato dolor, che'l cor mi preme
 Già pur pensando pria ch' io ne favelli;
 Ma se le mie parole esser den seme
 Che frutti infamia al traditor ch' io rodo;
 Parlar, & lagrimar vedrai insieme.
 Io non sò chi tu sie, ni per che modo

Eiv

Venuto se quà giù. Ma Fiorentino
Mi sembri veramente, quand' io t'odo.
Tu dei saper ch' io fui Conte Ugolino
Et questi è l'Arcivescovo Ruggieri:
Hor ti dirò perch' io son tal vicino.
Che per l'effetto de suo ma pensieri
Fidando mi di lui io fosse preso
Et poscia morto dir non è mestieri.
Però quel che non puoi havere inteso
Cioè, come la morte mia fù cruda:
Udirai, & saprai se m'ha offeso.
Breve pertugio dentro da la muda
(Laqual per me ha'l titol de la fame
En che convien anchor ch' altri si chiuda)
M'havea mostrato per lo suo forame
Più lume già; quand'io feci'l mal sonno
Che del futuro mi squarciò il velame.
Questi pareva a me maestro & donno
Cacciando'l lupo e lupicini, al monte
Per che Pisan veder Lucca non ponno,
Con cagne magre, studiose, & conte.
Gualandi, con Sismondi, & con Lanfranchi
S'havea messi dinanzi dà la fronte.

In picciol corso mi pareano stanchi
Lo padre, e figli; con l'acute scane
Mi pareva lor veder fender li fianchi.
Quando fui desto innanzi la dimane
Pianger senti fra'l sonno i miei figliuoli
Ch' eran con meco, & dimandar del pane.
Ben se crudel, se tu già non ti duoli
Pensando ciò che'l mio cor s'annuntiava;
E se non piangi, di che pianger fuoli?
Già eran desti, & l'houra s'appressava
Che'l cibo ne soleva esser adotto;
E per suo fagno ciascun dubitava:
Et io sentì chiavar l'uscio di sotto
A l'horribil torre; ond' io guardai
Nel viso à miei figliuoli senza far motto.
Io non piangeva, sì dentro impietrai,
Piangevan elli: & Anselmuccio mio
Disse, tu guardi sì, padre; che hai?
Però non lagrimai, nè rispos' io
Tutto quel giorno, ne la notte appresso
Infin che l'altro sol nel mondo uscìo.
Come un poco di raggio si fù messo
Nel doloroso carcere, & io scorsi

Per quattro visi il mio aspetto stesso;
Ambo le mani per dolor mi morfi:
Et quei pensando ch' io'l fessi per voglia
Di manicar , di subito levarsi
Et disser; padre , affai ci fia men doglia
Se tu mangi di noi; tu ne vestisti
Queste misere carni , & tu le spoglia.
Queta mi allhor per non far li piu tristi.
Quel dì , & l'altro stemmo tutti muti.
Ahi ! dura terra , perche non t'apristi ?
Poscia che fummo al quarto dì venuti
Gaddo mi si gittò disteso a piedi
Dicendo , padre mio , che non m'aiuti ?
Quivi morì , & come tu mi vedi
Vid' io cascar li tre ad uno , ad uno
Tra'l quinto dì , e'l sesto : ond' io mi diedi
Già cieco a brancolar sovra ciascuno
Et tre dì li chiamai poiche fur morti.
Poscià più che'l dolor potè il digiuno.

Quando hebbe detto cio , con gli occhi torti
Riprese'l teschio misero co' denti.

Le coupable à ma voix lève un regard farouche ,

Le crâne qu'il rongeoit échappe de sa bouche,
 Il en quitte à regret les restes dépouillés ;
 Et sur ces longs cheveux que ses dents ont fouillés,
 Il presse en soupirant ses lèvres qu'il essuie.
 « Comment te raconter les malheurs de ma vie ?
 » Mon cœur, en y songeant , frémit épouvanté :
 » Mais si de mes discours l'horrible vérité
 » Au monstre qui gémit sous ma dent ennemie
 » Peut, du plus noir affront, transmettre l'infamie,
 » Je parlerai. J'ignore , en cette obscure nuit,
 » Quel guide, quel sentier jusqu'à moi t'a conduit :
 » Si j'en crois tes accens, tu naquis dans Florence ;
 » Hélas ! près de ces murs je reçus la naissance :
 » Ugolin est mon nom , & Roger est le sien (1),
 » De tous deux à jamais son crime est le lien ;
 » Le bras du Tout-Puissant le livre à ma vengeance ;
 » Le perfide autrefois trompa ma confiance,
 » Et, lorsqu'à ses conseils j'abandonnois mon sort,
 » Il tramait ma ruine & préparoit ma mort ,
 » Quelle mort ! l'avenir aura peine à le croire ;
 » Je vais t'en retracer l'abominable histoire.

(1) En le montrant.

» *Le cachot de la faim* m'a servi de prison;
 » De mon supplice encore il conserve le nom.
 » L'aube y jetoit à peine une foible lumière,
 » Quand la main du sommeil abaissant ma paupière,
 » De songes défastreux tout-à-coup m'entoura;
 » Et le sombre avenir devant moi s'éclaira.

» Je voyois sur ces monts dont la cime étendue
 » Entre Luques & Pise intercepte la vue,
 » Je voyois les Simons, les Gâlans, les Lanfrans,
 » Sous ce monstre cruel monstres obéissans,
 » Pour suivre un loup craintif, & des chiens sur sa trace
 » Presser l'instinct fougueux & ranimer l'audace.
 » L'animal fatigué, qu'entouroient ses petits,
 » Traînoit avec effort ses pas appesantis;
 » Il s'arrête un moment; sa force l'abandonne;
 » La troupe carnacière aussi-tôt l'environne,
 » Égorge ses petits sur son corps étendus,
 » Et traîne dans le sang leurs lambeaux confondus;
 » Je m'éveille: mes fils (1) que le sommeil accable,

(1) Ils étoient quatre, comme on le verra plus bas.

- » Tourmentés par la faim , dans un songe effroyable
 » S'agitoient, m'appeloient, & demandoient du pain.
 « O toi ! toi, qui m'entends, si ton cœur inhumain
 » Peut ouïr ce récit sans trouble & sans alarmes ,
 » Quel récit plus touchant fera couler tes larmes ?
- » Déjà l'heure approchoit qui de nos tristes jours
 » Devoit renouveler l'ordinaire secours :
 » Des songes de la nuit les horreurs retracées
 » Dans un silence morne occupoient nos pensées,
 » Quand tout-à-coup... ô jour ! ô terreur ! ô forfaits !
 » La prison se ferma pour ne s'ouvrir jamais.
 » Je regardai mes fils ; ils sembloient tous m'entendre ;
 » Je vis couler leurs pleurs , & ne pus en répandre ,
 » Mon cœur étoit de pierre. *O mon père ! pourquoi*
 » *Tes yeux avec douleur se tournent-ils vers moi ,*
 » Me dit mon cher Anselme , encore en son enfance ?
 » J'écoutai ce discours & gardai le silence.
 » Le cercle de la nuit déjà prête à finir ,
 » Se fermoit dans les cieux, sans qu'un mot, un soupir
 » Eût encore épanché ma douleur solitaire :
 » Des feux d'un jour nouveau quand la prison s'éclaire,
 » A la foible lueur de ses rayons naissans

» Je contemplai mes fils : sur leurs fronts pâlifans
 » L'image de la mort quatre fois répétée,
 » Quatre fois repouffa ma vue épouvantée :
 » A ce spectacle affreux je déchire mon sein,
 » Mes dents avec fureur enfanglantent ma main :
 » *Mon père , arrête , arrête , & suspens ta furie ,*
 » *Immole à tes besoins ma languissante vie ;*
 » *Nourris-toi de ce sang que tu nous a donné . . .*
 » Je m'arrête en effet : abattu , consterné ,
 » J'eus pitié de mes fils , & je contins ma rage ;
 » La mort m'eût moins coûté : cet excès de courage
 » N'adoucit qu'un moment la rigueur de leur sort :
 » Gaddi pour m'approcher fait un dernier effort ;
 » Il se traîne , & son corps fillonne la poussière :
 » Il meurt , en se plaignant des cruautés d'un père ,
 » Il meurt , en m'imputant l'horreur de son trépas ,
 » Il meurt sur mon sein même & s'éteint dans mes bras .

» Chaque jour qui suivit une mort si cruelle
 » Accrut mon désespoir par une mort nouvelle :
 » Par-tout de mes enfans les cadavres hideux
 » Effrayoient mes regards ; j'errois au milieu d'eux ,
 » Me roulant sur la terre avec des cris de rage ,

» Et pressant dans mes bras leur insensible image.
 » Le trépas mit un terme à des malheurs si grands,
 » Et la faim secourable abrégea mes tourmens.
 Il dit ; & satisfait, plein d'une horrible joie
 D'une dent dévorante il refaisit sa proie.

Si l'on applique à ce morceau du Dante, ce que nous avons dit plus haut du style inculte & des effets qu'il produit, on approuvera, je pense, mes observations. L'effet général de ce morceau, est de jeter dans l'âme du Lecteur une horreur sombre, qui le fatigue en quelque sorte, & dont il a besoin de se reposer : le récit des faits les plus atroces dans Virgile, dans Ovide, & dans tout Poète élégant, harmonieux, ne produit point cette impression pénible : si l'action qu'ils décrivent, l'image qu'ils représentent, portent à l'âme un coup qui la fait saigner, la douceur du style est un baume qui coule sur la plaie, & qui endort la douleur. Le Dante fait rarement éprou-

ver cet effet consolant; par exemple, au moment où le Comte Ugolin raconte qu'il dévorait ses mains, le Poète fait dire aux enfans de ce malheureux :

Affai ci fia men doglia

Se tu mangi di noi.

mot-à-mot, *mon père, il nous fera moins horrible que tu nous manges*. Cette expression devient terrible à force d'être naturelle; elle présente une vérité effrayante, & n'y mêle aucun adoucissement. Que le Poète eût soigné davantage l'expression, sans s'écarter du sentiment vrai, ce sentiment se fût insinué dans l'âme avec plus de charme: faute de cet art, le récit du Comte Ugolin attriste plus qu'il n'attendrit, effraye plus qu'il ne touche: s'il coûte quelques larmes, elles sont rares & pénibles. C'est lorsque l'âme est préparée, attendrie par l'illusion des sens, que la source des pleurs est
abondante,

abondante , & qu'il est doux de les répandre.

Malgré ces observations critiques , nous souscrivons à l'avis de ceux qui ont avancé que plusieurs morceaux aussi beaux que celui d'Ugolin , mériteroient au Dante une place entre Homère & Milton : mais malheureusement les beautés de l'Ouvrage ne sont pas en assez grand nombre pour en compenser les défauts.

Let. de Virg.
à Legisl. del.
nuov. Arc.

De toutes les qualités qui font un bon Écrivain , le goût est la plus tardive. Le génie est un don de la Nature ; & , par-tout où elle en jette la semence , ce germe ne tarde pas à paroître. Celui du goût ne peut s'accroître & se développer qu'avec le secours du tems & de l'expérience , secours qui manquoit au Dante , puisqu'il entroit le premier dans la carrière.

Le Dante abuse quelquefois d'une pensée vraie ; il la rend fausse en y ajoutant. La vérité , en matière de

goût , n'est qu'une ligne , un point ; le mérite n'est pas d'aller au-delà de ce but , mais de l'atteindre , & d'y rester. Citons quelques endroits où le Dante n'a pas apperçu le point juste auquel il devoit s'arrêter.

Veut-il exprimer le trouble dont il est saisi en voyant sa Maîtresse ? Il dit :

E'l sangue che è per le vene disperfo
Fuggendo corre verso
Lo cor che'l chiama.

Tout mon sang reflue vers mon cœur, qui l'appelle. Les deux derniers mots sont de trop ;

Racine a dit :

Le voici ; vers mon cœur tout mon sang se retire.

Entrano i raggi di questi occhi belli
Ne miei innamorati
E portan dolce , ovunque io sento amaro.

Ses regards passent dans mon âme , &

répandent la douceur où je sens l'amertume. Le Poëte ajoute : *Ces regards suivent la route que les regards précédens leur ont tracée ; ils savent le lieu où l'Amour les a laissés.* On ne peut trop s'étonner qu'après avoir conçu une pensée juste & agréable , le Poëte la défigure ainsi : c'est à plaisir estropier l'enfant que l'on a mis au jour, bien constitué, & doué de grâces naturelles.

Je veux citer ici un passage du Tasse , souvent relevé, souvent admiré, & qui cependant, saisi dans les nuances du goût les plus imperceptibles, n'est pas à l'abri de toute objection.

Volea gridar, dove o crudel me fola
 Lasci? Mà il varco al suon chiuse il dolore,
 Sì che tornò la flebile parola
 Più amara indietro a rimbombar su'l core.

« Elle vouloit s'écrier : où m'abandonnes-tu cruel? Mais la douleur fermant le passage à sa voix, ces mots

§4 DE LA COMÉDIE

» lamentables retournèrent en arrière ,
» & retentirent avec plus d'amertume
» sur son cœur ».

Essai sur la
Poësie Épiq.
ch. 1.

M. de Voltaire a loué ces vers ; mais il paroît laisser entendre qu'il y a quelque critique à en faire. *Si on les traduit exactement en françois*, dit-il, *ce ne sera plus que du galimatias*. Se feroit-il exprimé de même s'il eût jugé la pensée parfaitement juste & raisonnable ?

Oserai-je dire ce que j'en pense ? Peut-être y pourroit-on blâmer un peu trop de recherche. Il semble que le Poëte n'ait pu, sans quelque effort, imaginer que des mots étouffés par la douleur *retournent en arrière*, & *se font entendre intérieurement*. Si l'Auteur de cette pensée n'étoit pas connu, & qu'il fallût deviner dans quel siècle on l'a mise au jour, il seroit aisé d'affirmer qu'elle n'est pas du tems d'Homère.

Au reste, veut-on voir la même idée présentée avec moins d'art & de goût ?

C'est dans le Poëme du Dante qu'il faut la chercher; elle y est surchargée d'accessoires peu naturels, & le Poëte, dans ce passage encore, a dit plus qu'il ne falloit :

E'l duol che trova in sù gli occhi rintoppo
Si volve in dentro a far crescer l'ambascia.

Sa douleur, qui ne peut se soulager par les larmes, retourne se concentrer dans l'âme, & augmente son angoisse intérieure. Voyez la suite.

Che le lagrime prime fanno groppo
Et sì come visiere di cristallo
Riempion sotto ciglio tutto il coppo.

Ce sont les premières larmes qui empêchent les autres de couler. *Elles remplissent toute la concavité des yeux, & forment des visières de cristal; ce qui fait dire au Poëte :*

Lo pianto stesso li pianger non lascia,
Ses pleurs mêmes l'empêchent de pleurer.

On sent combien ces détails font éloignés de la vérité.

Le Dante a imaginé un supplice de l'Enfer, auquel nul Poëte, avant lui, n'avoit songé; c'est le supplice du froid. Il plonge les criminels dans un étang glacé: je ne connois que l'Isis de Quinault où l'on ait employé un tourment semblable.

M. de Voltaire a traduit, ou plutôt imité librement, comme il le dit lui-même, un morceau de l'Enfer du Dante, que nous allons mettre sous les yeux du Lecteur.

Je m'appelais le Comte de Guidon;
Je fus sur terre & soldat & poltron,
Puis m'enrôlai sous Saint François d'Assise,
Afin qu'un jour le bout de son cordon
Me donnât place en la céleste Église;
Et j'y serais sans ce Pape félon
Qui m'ordonna de servir sa feintise,
Et me rendit aux griffes du Démon.

Voici le fait : Quand j'étois sur la terre ,
Vers Rimini je fis long-tems la guerre ,
Moins, je l'avoue, en héros qu'en fripon.
L'art de fourber me fit un grand renom :
Mais, quand mon chef eut porté poil grifon ,
Tems de retraite où convient la sagesse ,
Le repentir vint ronger ma vieillesse ,
Et j'eus recours à la confession.

O repentir tardif & peu durable !

Le bon Saint Père en ce tems guerroyoit ,
Non le Soudan , non le Turc intraitable ,
Mais les Chrétiens qu'en vrai Turc il pilloit.
Or , sans respect pour tiare & tonsure ,
Pour Saint François , son froc & sa ceinture ,
« Frère , dit-il , il me convient d'avoir
» Incessamment Préneste en mon pouvoir ;
» Conseille-moi , cherche sous ton capuce
» Quelque bon tour , quelque gentille astuce
» Pour ajoûter en bref à mes États
» Ce qui me tente & ne m'appartient pas.
» J'ai les deux clés du Ciel en ma puissance :
» De Célestin la dévote imprudence
» S'en servit mal , & moi , je fais ouvrir

» Et refermer le Ciel, à mon plaisir.

» Si tu me fers, ce Ciel est ton partage ».

Je le servis, & trop bien, dont j'enrage.

Il eut Prénefte, & la mort me faifit.

Lors devers moi Saint François descendit,

Comptant au Ciel amener ma bonne âme :

Mais Belzébut vint en poste, & lui dit :

« Monsieur d'Affife, arrêtez; je réclame

» Ce Conseiller du Saint Père: il est mien;

» Bon Saint François, que chacun ait le sien».

Lors, tout penaud, le bonhomme d'Affife

M'abandonnoit au grand diable d'Enfer;

Je lui criai : « Monsieur de Lucifer,

» Je fuis un Saint; voyez ma robe grife:

» Je fus absous par le Chef de l'Église.

» J'aurai toujours, répondit le Démon,

» Un grand respect pour l'absolution;

» On est lavé de ses vieilles sotises,

» Pourvu qu'après autres ne soient commises.

» J'ai fait souvent cette distinction

» À tes pareils; &, grâce à l'Italie,

» Le Diable fait de la Théologie ».

Il dit, & rit. Je ne répliquai rien

À Belzébut ; il raisonnoit trop bien.

Lors il m'empoigne, & d'un bras roide & ferme

Il appliqua sur ma triste épiderme

Vingt coups de fouet, dont bien fort il me cuit ;

Que Dieu le rende à Boniface huit !

Ce Poëme, ainsi traduit, auroit plus de
Lecteurs qu'il n'en trouve aujourd'hui.



DU PURGATOIRE.

LA DESCRIPTION du Purgatoire dans le Poëme du Dante, est aussi bizarre que celle de l'Enfer. Si l'Enfer est un vaste abyfme creufé en rond, le Purgatoire est une mafse cylindrique, élevée à une hauteur prodigieufe. De diftance en diftance, des corniches faillantes fe détachent du cylindre, en fuyant toujours la circonférence. C'eft fur ces corniches que les coupables expient leurs fautes, les uns plus haut, les autres plus bas, felon la mefure de leurs iniquités. On paffe d'une corniche à l'autre par des degrés de pierre, fort efcarpés; & enfin, au-deffus de la mafse entière, c'eft-à-dire au haut du Purgatoire, eft une plate-forme ornée d'arbres & de plantes de toute efèce. C'eft le Paradis terreftre qui fe trouve transporté là, on ne fait pas comment,

& qui forme l'avenue du Paradis céleste. Je ne crois pas que cette description éveille le génie d'aucun Peintre.

Le Dante décrit agréablement la première région qu'il parcourt en sortant de l'Enfer. Le Ciel s'y peint des couleurs du saphir, & l'astre qui fait aimer, (le Soleil) éclaire & embellit tout l'Orient.

Lo bel pianetta ch' ad amar conforta
Faceva tutto rider l'oriente.

Cette expression paroît imitée de Lucrece :

Innubilus æther
Integit, & largè diffuso lumine ridet.

Le Dante apperçoit un vieillard respectable; c'est Caton, qui, étonné de voir un homme au séjour des Ombres, questionne le Dante & Virgile sur le sujet qui les amène. Virgile répond au héros d'Utique; & celui-ci exhorte le Poète Latin à laver le visage du Dante,

souillé des fumées de l'Enfer, & à lui ceindre la tête avec un des roseaux qui bordent la rive prochaine. Virgile suit ce conseil : le roseau arraché, il en repousse un autre ; c'est la même fiction que dans l'Énéide au sujet du rameau d'or, *uno avulso, non deficit alter*. Le passage des Ombres sur ce fleuve est encore imité du Poème Latin : mais ici c'est un Ange qui fait l'office du vieux Caron, qui admet dans sa barque certaines Ombres, & en rejette d'autres. Ce mélange de la fable & des vérités saintes, déroge aux grâces de l'une, & à la dignité des autres.

Nous ne ferons que parcourir rapidement toutes les dernières parties du Poème, parce qu'il s'y présente peu d'endroits dignes d'arrêter le Lecteur.

Au chant vingt-unième, un tremblement de terre annonce la délivrance d'une âme du Purgatoire. Cette âme est celle de Stace. Son Ombre se joint aux deux Voyageurs, & les accompagne

dans leurs courses. Stace, qui passe du Purgatoire au Paradis, Caton qui demeure au séjour des Expiations, Virgile qui paroît condamné à d'éternels supplices, &c. on ne fait ce qui régloit le Poëte dans cette dispensation des peines & des récompenses, ni comment il concilioit ces idées avec celles de la Religion.

Dante, au chant vingt-quatrième, s'entretient avec Forèse, qu'il a connu sur la terre. L'entretien fini, celui-ci demande au Poëte quand il aura le plaisir de le revoir. Cette demande faite en Purgatoire peut paroître plaisante ; le Dante y répond d'une manière grave & sérieuse : « J'ignore, dit-il, le tems de
 » ma mort ; mais elle ne peut être assez
 » prochaine, vu les défords où ma pa-
 » trie est plongée ».

Veut-on voir un exemple des recherches vaines & ridicules auxquelles les esprits de ce tems s'appliquoient ?

Le Dante vient d'appercevoir dans le Purgatoire des Ombres plus maigres, plus décharnées que les autres. Il demande à Virgile comment on maigrit dans un endroit où l'on subsiste sans nourriture. Virgile lui cite l'exemple de Méléagre, qui dépérissoit à mesure que se consumoit le tison d'où dépendoit sa vie. Il employe aussi la comparaison du miroir où notre image se peint. Il ne paroît pas que ces réponses dussent satisfaire la curiosité du Dante; il pouvoit dire à Virgile : *Comparaison n'est pas raison*. Stace, pour le mieux instruire, lui apprend comment l'enfant se forme dans le sein de la mère, comment le corps s'accroît, & reçoit par degrés la vie & la pensée : voilà où le Poète en vouloit venir : il vouloit déployer sa science dans ces détails d'une anatomie tout-à-fait conjecturale, & d'une métaphysique obscure. C'est comme dans le Poème de Brunetto; & ces traits, répétés

dans plusieurs Écrivains du même tems, font le cachet du siècle.

Achevons cet extrait par la citation d'un morceau qui fera connoître l'esprit du Dante & celui de ses Commentateurs.

Béatrix est arrivée dans un char ; le char s'arrête au pié d'un arbre : un aigle descend à tire d'aîle ; il brise l'écorce , & fait tomber les feuilles & les fleurs. Un renard maigre s'élançe dans le char , & Béatrix le met en fuite ; l'aigle y pénètre à son tour & y laisse ses plumes ; survient un Géant qu'une Courtisane caresse : ce Géant , disent les Commentateurs , est Philippe-le-Bel ; la Courtisane désigne Boniface VIII qui vendoit au Roi de France les grâces spirituelles. Le Géant , qui s'apperçoit des coquetteries de la Courtisane , l'entraîne dans un bois où il la fouette des pieds jusqu'à la tête ; cela signifie que le Roi de France fit transférer dans Avignon le Siège Apostolique.

Je veux croire que cette confusion d'objets décrits par le Dante est allégorique ; mais il valoit autant en laisser le sens inconnu, que de l'expliquer ainsi.

Nous épargnerons au Lecteur l'ennui d'en lire davantage. Le Paradis du Dante ressemble à son Purgatoire : ce sont des fictions & des allégories du même genre. Le Poète voit successivement la gloire des Saints, celle des Anges, de la Vierge, & enfin celle de Dieu même ; c'est par-là qu'il finit, sans dire comment sa vision cesse, ni comment il revient sur la terre.



DES POESIES LYRIQUES**D U D A N T E.**

LA POESIE, au treizième siècle, dut en quelque sorte sa renaissance à l'amour, à la galanterie. Le desir d'être lu des belles, & d'en célébrer particulièrement quelqu'une, fit naître aux Poètes l'idée de se servir de la Langue Italienne, nommée alors *Langue vulgaire*, & reléguée au seul usage de la conversation. Pétrarque suivit en ce point l'exemple du Dante, & les mouvemens de son cœur. Il aimoit Laure; &, pour lui offrir un hommage dont elle pût jouir, il adopta l'idiome vulgaire: quand l'âge de l'amour fut passé, il se reprocha cette infidélité faite au latin, qui étoit la Langue des gens instruits; cette infidélité pourtant a fait toute sa gloire: on ne se souvient

98 DES POESIES LYRIQUES

plus que Pétrarque ait écrit en latin; on se souvient qu'il a dégrossi son idiome naturel, qu'il lui a fait perdre sa première rudesse, qu'il a purgé, poli & façonné cet or brut & sortant de la mine. Le Dante, qui le devança, eut moins que lui cette partie du talent qui constitue le Poète : chez lui, la Langue encore rude & grossière, se montre plus voisine de son origine. C'est le côté foible du Dante, & malheureusement ce défaut est capital dans un Poète; car nous n'oserions dire de la Poésie ce que Quintilien a dit de l'Oraison, qu'un extérieur âpre & hérissé lui sied mieux que le fard & les atours d'une Courtisane.

Dial. de
Orat.

Le Dante devoit ses premiers travaux à la Muse Lyrique, puisque les premiers mouvemens de son cœur étoient pour l'amour. L'amour, le chant & les vers s'appellent mutuellement; leur réunion facile & naturelle s'opère chez le Poète, dès que le sentiment parle en lui : aussi dans tous

les tems la Poësie Lyrique a-t-elle devancé les autres genres de Poësie ; il n'en est qu'un peut-être qui eût le droit de naître avant elle, comme ayant sa source plus avant dans le cœur humain ; ce genre est la satire.

Muratori se plaint de ce que la Comédie du Dante, a seule, entre les Ouvrages de ce Poëte, attiré l'attention des Lecteurs, & les soins des Commentateurs. « Ses Poësies Lyriques, dit-il, » ne méritent pas moins d'estime. Je » pense même qu'on y trouve souvent » des beautés qui, dans sa Comédie, » sont plus rares. Ses Sonnets & ses » Chançons découvrent le talent le plus » heureux pour la Poësie ; ce sont des » diamans mal polis, des perles mal attachées ; mais la rudesse du style n'empêche pas de reconnoître dans les vers » *le suc* des pensées (1), leur noblesse & » leur agrément ».

Dell. Perf.
poët. lib. 1.

(1) Sugoso pensiero.

A ce sentiment d'un Littérateur faisant nous ajouterons quelques mots. L'obscurité, trop ordinaire au style du Dante, règne dans ses Poésies Lyriques.

On dit de quelques personnes que l'infortune les rend intéressantes; ce mot pourroit s'appliquer au talent du Dante. Ses vers n'inspirent jamais plus d'intérêt que lorsqu'il y déplore ses peines réelles : plus son style est négligé, plus il sert de témoignage à la douleur. Ce n'est pas un Poète exprimant avec art des peines qu'il n'a jamais senties; c'est un malheureux qui souffre & qui gémit : de ses écrits il s'exhale en quelque sorte une mélancolie douce, qui, semblable à une vapeur sombre, se répand sur l'esprit du Lecteur.

Entre les Poésies Lyriques du Dante, nous citerons, de préférence, la chanson qu'il a composée sur la mort de Beatrix sa maîtresse : on peut reprocher à cette pièce des répétitions & des longueurs;

mais, si je ne me trompe, il y règne un ton
de mélancolie, dont on se laisse aisément
pénétrer.

Gli occhi dolenti per pietà del core
Hanno di lacrimar sofferta pena;
Sicche per vinti son rimasi omai:
Ora, s'io voglio sfogare il dolore
Ch' appoco appoco alla morte mi mena
Convienmi di parlar, traendo guai:
E perch'el mi ricorda ch'io parlai
Della mia donna, mentre che vivea.
Donne Gentili, volontier con voi;
Non vo' parlare altrui
Se non à cor gentil, che'n donna sia:
E dicerò di lei piangendo poi
Che sen' è ita in ciel subitamente
Ed ha lasciato Amor meco dolente.
Ita n'è Beatrice in l'alto cielo
Nel reame ove angeli hanno pace;
E stà con loro, e voi, donne ha lasciate.
Non la ci tolse qualità di gielo
Nè di calor, siccome l'altre face:
Ma sola fù sua gran benignitate,

102 DES POESIES LYRIQUES

Che luce della sua umilitate
Pafsò li cieli con tanta virtute
Che fe' maravigliar l'eterno Sire ;
Sicche dolce desfire
Lo giunse di chiamar tanta salute ;
E fella di quaggiuso a se venire
Perche vedea ch'esta vita noiosa
Non era degna di sì gentil cosa.
Partissi della sua bella persona
Piena di grazia l'anima gentile
Ed effi gloriosa in loco degno.
Chi non la piange quando ne ragiona
Cuore ha di pietra , sì malvagio , e vile
Ch' entrar non vi può spirito benegno.
Non è di cuor villan sì alto ingegno
Che possa immaginar di lei alquanto ;
E però non gli vien di pianger voglia ,
Ma vien tristizia , e doglia
Di sospirare , e di morir di pianto ;
E d'ogni consolar l'anima spoglia
Chi vede nel pensiero alcuna volta
Qual' ella fù , e com' ella n' è tolta.
Donanmi angoscia li sospiri forte

Quando'l pensiero nella mente grave
Mi reca quella che m'ha'l cor diviso.
E spesse fiato pensando alla morte
Mene viene un disio tanto foave
Che mi tramuta lo color nel viso.
Quando lo immaginar mi vien ben fiso
Giugne mi tanta pena d'ogni parte
Ch' io mi riscuoto per dolor ch' io sento;
E sì fatto divento
Che dalle genti vergogna mi parte:
Poscia piangendo sol nel mio lamento
Chiamo Beatrice, e dico, or se' tu morta
E mentre ch' io la chiamo, mi conforta.
Pianger di doglia, e sospirar de angoscia
Mi strugge il core, ovunque sol mi truovo
Sicchè ne'n crescerrebbe a chi'l vedesse.
E quale è stata la mia vita poscia
Che la mia donna andò nel secol nuovo
Lingua non è che dicer lo sapesse.
E però, donne mie, perch'io volesse
Non vi saprei ben dicer quel che io sono;
Sì mi fa travagliar l'acerba vita
La quale è sì invilita

104 DES POESIES LYRIQUES

Che ogn' uom par mi dica, io t'abbandono
Veggendo la mia labbia tramortita:
Ma qual ch' i' sia, la mia donna se'l vede
Ed io ne spero ancor da lei merzede.

Pietosa mia canzone, or va piangendo
E ritruova le donne, e le donzelle
A cui le tue forelle
Erano ufate di portar letizia.
E tu che sei figliuola di tristizia
Vattene sconfolata a star con elle (1).

I M I T A T I O N

DE LA CHANSON PRÉCÉDENTE.

Stances irrégulières.

J'ai caché trop long-tems mes pénibles regrets,
Trop long-tems j'ai pleuré dans un silence austère;
D'une douleur muette épanchons les secrets,

(1) L'édition de Venise, que j'ai suivie pour le texte, supprime ici trois vers que l'on trouvera dans ma traduction.

Et rendons, s'il se peut, ma peine moins amère.

Béatrix ne voit plus le jour :

Le monde, en son vaste séjour,

N'offre plus rien qui m'intéresse :

Béatrix ne voit plus le jour :

Les derniers soins de mon amour

Seront de la pleurer sans cesse.

Ne me demandez point par quels funestes coups

Le sort vient d'abrégér sa vie :

Elle eut trop de vertus pour être parmi nous,

Le Ciel nous l'envioit ; le Ciel est sa patrie.

Déjà sur son front rayonnant

Les Anges ont placé la couronne immortelle :

Hélas ! que nos destins diffèrent maintenant !

Mes maux sont infinis ; sa gloire est éternelle.

Quel mortel insensible a connu ses appas,

Et peut à son trépas

Ne point donner de larmes ?

Ah ! pour lui la vertu n'aura jamais de charmes.

Quand je me peins ses yeux éteints & languissans,

106 DES POESIES LYRIQUES

Son teint pâle & flétri , son image effacée ;
Le desir de la mort pénètre tous mes sens ,
Et c'est dans mes ennuis ma plus douce pensée.

Alors des liens les plus chers
Ma triste vie est dégagée ,
Je fuis loin des humains , dans un autre univers ,
J'appelle Béatrix au fond de mes déserts :
En la nommant , hélas ! ma peine est soulagée.

Depuis que j'ai perdu cet objet précieux ,
Mon trouble , ma douleur extrême
Est importune à tous les yeux
Et rebute la pitié même.
Mais qu'importe au cœur qui gémit
La pitié des humains ou leur indifférence ?
Béatrix me voit ; il suffit :
Ses regards sont ma récompense.

Allez mes vers , enfans de mes longs déplaisirs ,
Cherchez de Béatrix les compagnes fidelles :
De mes chants autrefois j'égayois leurs loisirs ;
Je ne veux aujourd'hui que pleurer avec elles.

O ! mes tristes accens !

Des cœurs compatiffans

Réveillez la tendresse :

Béatrix ne voit plus le jour ;

Les derniers soins de mon amour

Seront de la pleurer fans cefse.

Si l'on rapproche de la chanfon du Dante , celle que Pétrarque a écrite dans une circonftance pareille , après la mort de fa Maîtrefse , on trouvera dans la dernière plus de grâces de ftyle , mais moins de naïveté , moins de profondeur dans les fentimens. Pétrarque mêle l'efprit & le faux bel-efprit au langage de la douleur ; c'eft démentir le fentiment dont il fe dit pénétré.

Nous ne terminerons point cet article des Poëfies Lyriques fans parler de Guido Cavalcanti , concitoyen du Dante , fon émule & fon ami. Ils avoient tous deux fait leurs études fous Brunetto Latini. Cavalcanti fut , comme le Dante , enveloppé dans la querelle des Noirs &

108 DES POESIES LYRIQUES

des Blancs : il fut, comme lui, banni de Florence ; il tomba malade en exil &

Vir. de Guid. obtint la permission de revenir dans sa
Cavalc. da patrie, où il mourut bientôt après.
Cels. Citad.

Plus d'un Littérateur Italien a fait l'éloge de Cavalcanti. « La poésie vul-

Ist. dell. » gaire, dit Crescimbeni, doit beaucoup
Vulg. Poëf. » à ses Ouvrages ; elle en a reçu de la
Tom. II. » force & de l'éclat ».

Landino pense que la réputation de Cavalcanti seroit plus grande, si elle n'eût pas été obscurcie par celle du Dante. Bocace, dans son Décaméron, a fait aussi une mention honorable de ce Poëte.

Les Poësies de Cavalcanti roulent presque toutes sur l'amour ; mais il n'en parle ni avec autant de naturel, ni avec autant de sensibilité que le Dante. Ce n'est souvent qu'un jargon métaphysique tout-à-fait inintelligible (1).

(1) Voy. le Sonnet XIII, *Per li occhi fiere*, &c.

On pourroit observer que les Anciens (presque toujours plus rapprochés de la nature que nous) n'ont, pour ainsi dire, peint l'amour dans leurs Ouvrages, que comme une rage des sens, & un tourment physique. Tout, dans leurs écrits, atteste cette vérité, depuis les Idylles de Théocrite, & le fragment de Sapho, jusqu'à la Phèdre d'Euripide. L'amour, ainsi considéré, inspireroit moins d'intérêt, si les Anciens n'en avoient embelli la peinture, par les charmes de cette poésie qui anoblit tout & qui rend tout aimable.

Les Modernes, sur-tout au tems de la Chevalerie, s'écartant des traces des Anciens, donnèrent dans un excès tout-à-fait opposé. Chez eux l'amour, au lieu de tenir aux besoins des sens, parut en être indépendant : ce ne fut, pour ainsi dire, que le besoin de louer une femme de préférence à toutes les autres, & de la louer de cent façons différentes. Ce

110 DES POESIES LYRIQUES

froid amusement de l'esprit ne pouvoit aboutir qu'à des éloges outrés : les Poètes n'avoient que le choix d'être sensément ennuyeux, ou piquans par une exagération ridicule : ils exagérèrent, & la multitude applaudit.

Ainsi, détourné une fois du sentier de la nature, le goût, de jour en jour, s'égara davantage, jusqu'à ce qu'enfin des hommes doués d'un sentiment exquis, le remîssent dans la route véritable, & cherchâssent l'accord du sentiment, de l'esprit & de la raison.

Le morceau de Cavalcanti le plus agréable, est celui où il s'est le plus éloigné de l'esprit de son siècle, & dans lequel il a traité l'amour un peu à la manière des Anciens. Nous allons citer ce morceau de poésie, qui est une ballade. On trouvera sans doute que la jeune Bergère y abrège un peu les formalités de l'amour ; mais encore vaut-il mieux, pour l'intérêt du Lecteur, avoir à supporter ce défaut,

qu'un autre plus opposé à la nature.

In un boschetto trovai pastorella
 Più che la stella bella al mio parere:
 Capegli havea biondetti, e ricciutelli,
 E gli occhi pien d'amor, cera rosata.
 Con sua verghetta pastorava agnelli,
 E scalza, e di rugiada era bagnata;
 Cantava come fosse innamorata
 Era adornata di tutto piacere.
 D'amor la salutai immantenance
 E domandai s'haveffe compagnia:
 Ed ella mi ripose dolcemente
 Che sola per lo bosco gia;
 E disse: « Quando l'augel pia
 » Alhor desia lo mio cuor drudo havere ».
 Poi che mi disse di sua conditione,
 E per lo bosco ugei udio cantare,
 Frà me stesso dicea: « Hora è stagione
 » Di questa pastorella gioi' pigliare ».
 Merce le chiesi sol che di baciare,
 E d'abbracciare fosse il suo volere.
 Per man mi prese d'amorosa voglia

112 DES POESIES LYRIQUES

E disse che donato m'havea il core:
Menommi sotto una freschetta foglia
La dove io vidi fior d'ogni colore:
E tanto vi sentio gioi' & dolzore
Che Dio d'Amor mi parve vedere.

Je vais donner d'abord la traduction en prose de cette ballade : j'y joindrai ensuite une Idylle dont ce morceau m'a fourni l'idée, mais dont elle n'est qu'une imitation fort éloignée.

« J'ai trouvé dans un bosquet une
» jeune Bergère, plus belle à mes yeux
» que l'astre du matin. Ses blonds che-
» veux se relevoient en boucles, ses yeux
» brilloient du feu de l'Amour, & son
» teint des couleurs de la rose. A l'aide
» d'un bâton léger, elle conduisoit ses
» agneaux; & ses pieds nus se bai-
» gnoient dans la rosée. Elle chantoit;
» à l'entendre on eût dit qu'elle aimoit:
» le plaisir embellissoit sa figure. Je lui
» fis un salut amoureux, & lui demandai
» si

» si quelqu'un accompagnoit ses pas. Elle
 » me répondit, d'un air doux, qu'elle
 » erroit seule dans ce bois. Puis elle
 » ajouta : quand l'oiseau chante & ap-
 » pelle sa compagne (1), alors mon cœur
 » desire avoir un Amant. A peine elle eut
 » prononcé ces mots, que j'entendis l'oi-
 » seau chanter. Ah! me dis-je à moi-
 » même, voici l'instant d'obtenir les plus
 » douces faveurs. Je lui demandai seu-
 » lement un baiser, un baiser que je
 » dusse à la tendresse. Pressée d'un desir
 » amoureux, elle me prit la main, &
 » me dit que son cœur étoit à moi. Je
 » suivis ses pas sous la fraîche feuil-
 » lée : là, mille fleurs enchantèrent mes
 » regards ; là, je goûtai des plaisirs si
 » doux, que, sous les traits de la Ber-
 » gère, je crus l'Amour même présent à
 » mes yeux ».

(1) Ces mots ne sont point dans le texte ; mais j'imagine que l'expression italienne *pia*, les sous-entend.

114. DES POESIES LYRIQUES

LA COLOMBE,

IDYLLE.

Sous l'ombrage écarté d'un bosquet solitaire
J'appercus l'autre jour une jeune Bergère :
Elle avoit de Vénus la fraîcheur & l'éclat ;
Son teint s'embellissoit d'un modeste incarnat :
Elle fouloit aux pieds l'herbe tendre & fleurie ,
Où l'humide rosée , en perles arrondie ,
Brilloit pour rafraîchir la trace de ses pas.
Un jonc souple , ornement de ses doigts délicats ,
Rassembloit ses troupeaux errans à l'aventure ;
L'or de ses blonds cheveux lui servoit de parure ,
Elle chantoit l'Amour , la tendre volupté ;
Et l'attrait du plaisir animoit sa beauté.
« Bergère , êtes-vous seule ? -- Hélas ! répondit-elle ,
» J'erre seule en ce bois : -- Quoi ! seule ? -- Oui ; tous les jours
» J'y viens lorsque l'aurore aux travaux nous rappelle ,
» J'en fors , lorsque la nuit recommence son cours.

L'AMANT.

Ainsi le sombre ennui doit vous suivre sans cesse.
Sont-ce-là les plaisirs de l'aimable jeunesse ?

L A B E R G È R E.

Je voudrois ignorer qu'il en est de plus doux.

L' A M A N T.

L'ignorer ! Eh pourquoi ? Parlez , expliquez-vous.

L A B E R G È R E.

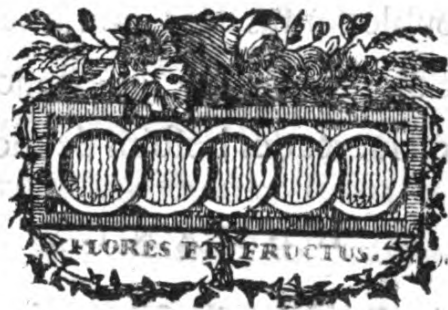
Tous les jours la Colombe , en ce bois gémissante ,
Prolonge en sons plaintifs sa voix attendrissante :
Elle appelle un oiseau qui soudain lui répond ,
Et leur joie innocente aussi-tôt se confond.
Ce spectacle touchant que chaque jour répète ,
Jette un trouble confus dans mon âme inquiète ;
Quand la Colombe chante , une douce langueur
M'avertit en secret des besoins de mon cœur.

L' A M A N T.

À cette voix , Bergère , il est tems de te rendre :
Tes besoins sont remplis si ton cœur veut m'entendre :
Dis un mot ; à tes jours j'associerai les miens ;
Ce bien seul qui te manque est le plus grand des biens ;
Et ton âme , éprouvant tout ce qu'Amour inspire ,
N'enviera plus le sort de l'oiseau qui soupire...

116 DES POÉSIES LYRIQUES

Tu crains de t'expliquer : parle , timide enfant ;
Ouvre-moi les replis de ton cœur innocent :
Souffre qu'à tes secrets je fasse violence.
Je la pressois en vain , & son jaloux silence
Retardoit un bonheur où j'étois destiné :
Mais du haut d'un feuillage , en ceintre couronné,
La Colombe éleva sa voix plaintive & tendre ;
La Bergère en rougit , & son cœur fut troublé :
« Hélas ! je n'ai plus rien , me dit-elle , à t'apprendre ;
» Je n'avois qu'un secret : l'oiseau l'a révélé.



DES AUTRES OUVRAGES**DU DANTE.**

L E PREMIER de ces Ouvrages dont nous rendrons un compte succinct, est celui que l'Auteur a intitulé *le Banquet*, *Convito* (1). Sur ce titre on penseroit d'abord que le Dante a voulu imiter Xénophon, Platon ou Plutarque, qui, tous trois, ont donné le titre de *Banquet* à l'un de leurs Traités. Mais celui-ci n'a rien de commun avec les trois autres; l'Auteur moderne ne justifie le titre de son Ouvrage qu'en disant que la doctrine qu'il y répand est une nourriture pour l'esprit, & qu'il invite chacun à en prendre sa part. L'Ouvrage n'est pourtant qu'un Commentaire prolix de

(1) Ou bien *Convivio*. Voyez la Bibl. de Font. Tom. I, page 459.

118 DES AUTRES OUVRAGES

trois Chançons du Dante; il est vrai que ce Commentaire embrasse tout, physique, morale & métaphysique. Le Ciel est-il nommé dans un vers, le Commentaire, à ce sujet, s'étend & se perd dans un long détail astronomique; ainsi du reste.

Lorsqu'on lit pour la première fois la Comédie du Dante dans une édition commentée, on ne peut s'étonner assez que les Commentateurs aient supposé par-tout un sens mystérieux & allégorique. Ici, c'est la Philosophie personifiée, dont Béatrix n'est que l'image & l'emblème: là, c'est la Vie active, & la Vie contemplative, désignées sous les traits de Rachel & de Lia, &c. En lisant toutes ces recherches laborieuses, qui passent de bien loin le chef-d'œuvre de Mathanasius, je ne pouvois concevoir que des hommes instruits se fussent ainsi donné la torture pour expliquer ce qui présente quelquefois un sens clair & direct;

V. le Purg.
ch. 27.

& , d'un autre côté, n'offre jamais un sens satisfaisant, dès qu'il faut l'allér chercher si loin. Mais combien ma surprise a-t'elle redoublé lorsque j'ai vu que le Dante lui-même a tracé le chemin aux Commentateurs, & qu'il leur a donné l'exemple? Non-seulement le Banquet explique le sens direct des Chançons qu'il commente, mais il en donne encore le sens allégorique; & l'on se doute bien de ce que doit être ce sens enveloppé. L'esprit humain fait pitié, lorsqu'on en retrouve l'enfance jusques dans des esprits supérieurs à leur siècle, & qui l'ont éclairé!

J'ai dit que le Dante a tout fait entrer dans son Commentaire: ce qu'il y a de mieux, peut-être, est une complainte sur ses malheurs, qui, du moins, fait voir au naturel l'état de son âme. « Hélas!
 » s'écrie-t'il, plût au Maître de l'Univers
 » que je n'eusse point senti les rigueurs de
 » l'injustice, & gémi dans l'exil & dans la

» pauvreté! Florence, cette fille auguste
 » de Rome, s'est fait un jeu de me re-
 » pousser de son sein; de son sein où je
 » fus nourri, où je reçus le jour; de son
 » sein où je desire reposer mon cœur
 » fatigué, & terminer en paix ma vie.
 » J'ai parcouru tous les Pays où ma Lan-
 » gue maternelle est connue; j'y ai passé
 » comme un étranger qui mendie; &
 » par-tout j'ai montré les plaies que m'a
 » faites la fortune: mais par-tout l'on fait
 » un tort aux malheureux des disgrâces
 » qu'ils éprouvent ».

La méthode du Dante, dans ses Ou-
 vrages de prose & de raisonnement, est
 celle d'Aristote: il procède comme lui par
 la voie de l'analyse; il définit, distingue
 & divise. Mais le Dante abuse de cette
 méthode, & la fait dégénérer en des
 subtilités vétilleuses, qui tiennent plus à
 l'ergotisme des écoles, qu'aux procédés
 de la saine raison. Citons-en un exemple
 entre mille. Le Dante veut se justifier

d'avoir employé l'idiome vulgaire de préférence à la Langue Latine : la raison qu'il en donne est l'affection qu'il a pour la Langue de son Pays ; mais cette raison si simple lui fournit une triple division tout-à-fait inutile, & dès-lors ridicule.

« L'Amour, dit-il, porte naturellement » à trois choses, à glorifier l'objet aimé, » à en être jaloux, à le défendre ».

Chacune de ces divisions sert ensuite de texte à une longue paraphrase. En voilà plus qu'il n'en faut pour juger de la manière de raisonner du Dante, & du ton de philosophie de son siècle.



D E

L'ÉLOQUENCE VULGAIRE.

Bocac. vit.
di Dant.

Nous apprenons de Bocace que le Dante, peu de tems avant sa mort, écrivit un Traité sur *l'Eloquence vulgaire* (ou plutôt sur la *Langue vulgaire*, comme nous le verrons bientôt); qu'il vouloit diviser cet Ouvrage en quatre Livres, mais qu'après sa mort il ne s'en est trouvé que deux, soit que l'Auteur n'ait pas eu le tems d'achever ce Traité, soit que les deux derniers Livres se soient perdus. L'Ouvrage que nous avons aujourd'hui, & qui porte le titre de *l'Eloquence vulgaire*, a été publié en 1577 par Corbinelli, traduit du Latin en Italien par le Triffin, dit-on (1); mais cet

(1) Murat. dell. perfett. poëf. pag. 24, semble

Ouvrage est-il vraiment celui du Dante ? C'est un problème qui a exercé la critique de quelques Savans de l'Italie, & qui, malgré leurs recherches, est encore difficile à résoudre.

Salvini pense que l'Ouvrage n'est pas du Dante ; & la raison qu'il en apporte, c'est qu'on y traite des questions qui n'ont été agitées que quelques siècles après le Dante, lorsque la critique fut connue en Italie, & que l'usage s'établit d'écrire en langue vulgaire.

Della perfetta. poëf. notes. vol. I. p. 18. T. II. pag. 84, 85, &c. Voy. Crescim. dell. poëf. vulg. p. 373.

Le Varchi ne reconnoît point non plus le Dante pour Auteur du Traité, parce qu'on y parle mal de l'idiome Florentin que le Dante a employé dans ses Poësies ; ce qui semble impliquer contradiction.

Id.

A ces raisons on pourroit en ajouter

indiquer que le Triffin n'est pas Auteur de la traduction.

une, qui, sans être d'un grand poids, iroit de pair avec les autres. L'Ouvrage du Dante fut écrit, dit-on, sur la fin de sa vie, & par conséquent lorsqu'il étoit à Ravenne auprès de Guido da Polenta, son ami. Le Dante alors étoit sans espoir de rentrer dans sa patrie, & il devoit moins que jamais en avoir le desir, puisque la Cour du Souverain de Ravenne lui offroit, avec profusion, & les distinctions & les plaisirs. Il est vraisemblable que dans cette situation le Dante avoit pour sa patrie cette haine active & toute républicaine, dont il a donné des témoignages en plusieurs endroits de son Poëme, & plus encore dans la lettre qu'il écrivit à Henri de Luxembourg pour l'exciter à punir & à soumettre Florence. Cependant, au chapitre sixième de l'Éloquence vulgaire, l'Auteur parle de Florence avec les expressions d'un zèle ardent & respectueux. Est-ce le Dante qui s'est exprimé ainsi, lorsqu'il ne semble pas qu'il pût

avoir l'espérance de ramener à lui l'esprit de ses Concitoyens?

Toutes ces conjectures jettent assez peu de lumière sur le point dont il s'agit : aussi le savant Muratori ne voit pas de raisons de décider que le *Traité de l'Éloquence vulgaire* n'est point du Dante.

Voici en peu de mots quel est le fonds & la forme de l'Ouvrage.

Il roule, non sur l'Eloquence, mais sur les différens idiomes en usage dans l'Italie. L'Auteur les cite & les déprécie tous l'un après l'autre ; mais il attaque principalement l'idiome Romain, qui, selon lui, est, comme les mœurs de cette Ville, infect & corrompu, *puzzolento*.

L'idiome préférable est celui qui n'est propre particulièrement à aucune Ville, mais généralement usité dans toute l'Italie. L'Auteur appelle ce langage, *vulgaire*, *illustre*, *principal*, *aulique* & *courtisan*,

Volgare, illustre, cardinale, aulico & cortigiano.

épithètes qu'il explique & justifie comme il peut. Salvini, à l'occasion de ce passage, en cite un d'Henri Etienne, tiré de son Ouvrage sur la conformité du langage François avec le Grec. « Je veux » bien avertir le Lecteur que mon intention n'est pas de parler de ce langage » François bigarré, qui change tous les » jours de livrée, selon que la fantaisie » prend à Monsieur le Courtisan ou à » Messieurs du Palais, de l'accouêtrer ». Voilà, dit l'Abbé Salvini, le parler de la Cour & du Palais clairement désigné.

Dans le second livre, l'Auteur traite des vers, des mots, & des tours qui conviennent aux Poèmes Italiens nommés Chançons, *Canzoni*. La Chançon, en Italie, n'est pas, comme parmi nous, un badinage galant, tendre ou bachique : elle participe plus du genre sérieux de l'Ode; l'Auteur la définit ainsi : « Un » assemblage tragique de stances égales,

» sans interlocuteurs, & qui aboutit à
» une maxime ».

Les principes qu'il établit, sont propres
à ce Poëme, & n'ont rien d'intéressant
pour nous.



 DE LA MONARCHIE.

Nous n'avons plus à rendre compte que d'un Ouvrage du Dante, écrit en Latin, & intitulé *de Monarchia*.

Nous avons vu que la querelle du Sacerdoce & de l'Empire partageoit l'Italie en deux factions, les Guelfes & les Gibelins; le Dante, attaché à la cause des derniers, voulut la défendre par ses écrits, & porter atteinte à l'autorité suprême qu'affectoient les Souverains Pontifes, & dont ils n'abusoient que trop souvent. J'ignore si l'Auteur a joui du succès de son Ouvrage; mais du moins, après sa mort, son Traité produisit l'effet qu'il en devoit attendre: les Protestans s'en servirent comme d'une autorité redoutable aux Papes, & les Papes le condamnèrent comme infecté d'hérésie.

Dupl. Morn.
myst. d'iniqu.
p. 419, &c.

L'Ouvrage

L'Ouvrage se divise en trois Livres. Dans le premier l'on examine si la Monarchie universelle (car c'est de celle-là qu'il s'agit) convient au bonheur du monde; dans le second, si les Romains ont eu droit de s'arroger cet empire universel; dans le troisième, si le Monarque qui en jouit doit dépendre de Dieu immédiatement, ou du Souverain Pontife qui représente Dieu sur la terre.

De ces trois questions, la première appartient toute à la politique, & ne paroît pas difficile à résoudre; la seconde est absurde & ne sauroit se proposer; la troisième tient aux distinctions délicates du spirituel & du temporel: elle est aujourd'hui résolue pour tout le monde.

Citons les opinions du Dante concernant ces trois questions.

D'abord il pense que l'Univers a besoin d'un seul Maître; sentiment qui doit étonner dans un Républicain. Une maison, dit-il, une famille, une Ville, ne

peuvent subsister fans un Chef : il en est de même du monde entier. C'est sous un Maître, ajoute-t-il, que les hommes sont libres. L'Auteur a sous-entendu les preuves de cette assertion, qui valoient bien la peine d'être alléguées.

Quod per
duellum ac-
quiritur, de
jure acqui-
ritur.

Seconde opinion. Les Romains, comme le peuple le plus noble du monde, avoient droit au gouvernement suprême. D'ailleurs, le droit de conquête est un droit légitime. On se doute bien encore que la preuve n'est pas au bout de l'assertion, ou du moins cette preuve n'est pas sans réplique.

La troisième opinion du Dante est que le Monarque universel ne relève que de Dieu seul, & non de son Vicaire sur la terre. Il réfute les fausses interprétations de quelques passages de l'Écriture, dont on s'est servi pour favoriser la cause du sacerdoce. Il relève les usurpations des Papes, & il établit que l'usurpation ne fonde pas un droit. Cependant il avoit

dit plus haut que le droit de conquête est légitime ; c'est que les Papes ne sont ni Guerriers, ni Conquérens ; le Dante, qui les regardoit comme des usurpateurs politiques, condamne cette sorte d'usurpation, & justifie celle qui se fait par les armes. Rien ne prouve mieux son aveugle prévention. Au reste, en prononçant ainsi contre la Cour de Rome, il apporte des tempéramens à ses décisions. Il recommande aux Empereurs le respect qu'ils doivent au Souverain Pontife. « Que César, dit-il, soit pour le successeur de Saint Pierre ce que le premier-né des enfans est pour un père qu'il honore ; & qu'éclairé de ses lumières, il gouverne sagement le monde auquel il fut préposé par Dieu seul ».

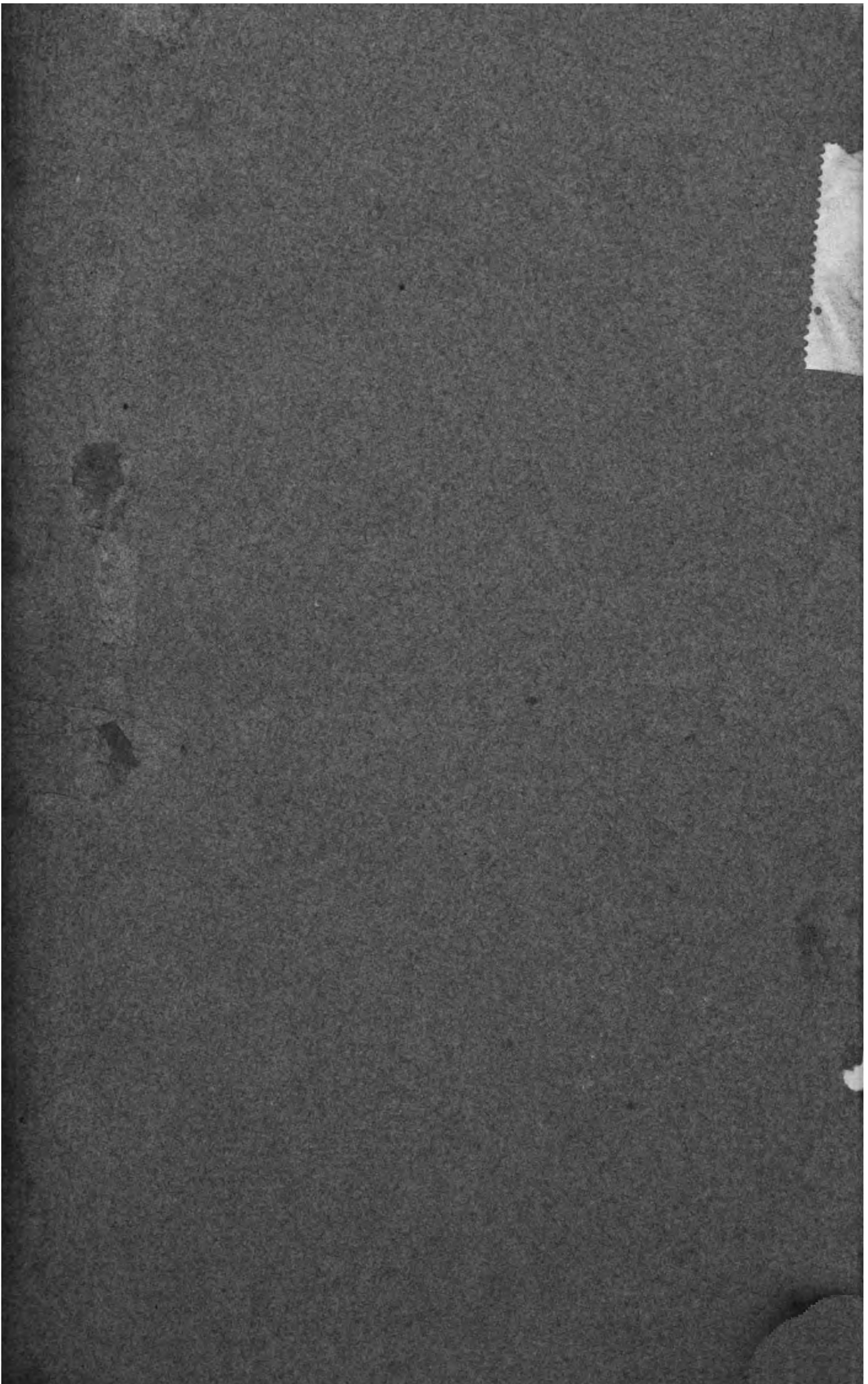
Tel est l'extrait des Ouvrages du Dante. Il suffit, je pense, pour comparer ce Poète à sa réputation, & pour juger s'il mérite les honneurs dont il joui.

F I N.

illegible handwritten text



DOOL. LIB.
CANCELLED.



Faint handwritten text at the top of the page, possibly a title or header.

